

Ce mémoire s'articule en deux parties, il faut simplement l'appréhender comme deux univers combinés, distincts l'un de l'autre mais qui ensemble, forment un Tout. Il est composé de contraires, de rapprochements, de subversions et de révolutions, de souvenir, de force et de faiblesse.

Il offre une lecture en deux temps, qui dresse un tableau dont vous verrez le plan se manifester sous deux aspects majeurs représentés au travers de notre Nature et de la Culture propre à celle-ci.

À partir de ces questionnements, se construit donc une vision singulière qui découle de la condition féminine, des différentes formes d'aliénation et de construction symboliques notamment comme l'exemple de la vitrine dans une société aliénante, commerçant des plaisirs insatiables.

Ce mémoire est une réflexion, l'étude, qui s'inscrit dans l'enfance et qui se confirme dans l'évolution logique d'un processus en plein acte. Il fait le constat des débordements de la société et il met en lumière les désagréments cachés derrière le confort d'une mise en scène.

Lorsque vous serez arrivés au terme du 1er cycle.

Que vous aurez découvert toute la vérité exprimée dans la première partie, Retournez l'objet pour en découvrir la face cachée, car il n'y a pas de beauté sans laid, comme il n'y a pas de plaisir sans souffrance, et encore moins de vie sans mort.

Les liant à jamais dans la machine infernale des consciences humaines.

C'est une expérience du sensible s'articulant autour de deux morceaux de conscience qui s'attirent...

PREMIÈRE PARTIE

MANNEQUINMANIA

I. GENÈSE...

- ÉPICURE ET L'IDÉAL ASCÉTIQUE
- SES HÉRITIERS ET LE MATÉRIALISME
HÉDONISTE
- MATER/PATER
- LEÇON DE BEAUTÉ SUR PAPIER GLACÉ

II. DANS LA SOCIÉTÉ

- JE/AUTRUI
- LE KITSCH ET LE NÉO KITSCH
- LA VITRINE
- ÉMANCIPATION DANS MA PRATIQUE
ARTISTIQUE

DEUXIÈME PARTIE

SUBLIMATION MORTELLE

I. L'ENVERS DU DÉCOR....

- VANITÉS/SOMBRE TORPEUR DE L'ÊTRE
- INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ
- L'HORIZON DU DÉASTRE
- AU COMBLE DE L' HORREUR

II. JUSQU'AU CIMETIÈRE

- LA MORT DANS L' ÂME
- THÉÂTRALISATION MORTELLE
- RETOUR À LA NATURE DES CHOSES
- NOTIONS PARTICULIÈRES

« Demeurant dans l'Olympe où jamais ne souffle le vent, où jamais ne tombent la pluie ni la plus petite étoile blanche de neige, tout leurs jours sont heureux ; les Dieux se régalent de nectars et d'ambrosie, ils se réjouissent aux accords de la Lyre d'Argent du glorieux Apollon auxquels répondent les douces voix des Muses, tandis que les Grâces dansent avec Hébé et Aphrodite et qu'une lumière radieuse les entoure. » (1)

1. Extrait du livre « *La Mythologie* », Edith Hamilton. Édition Marabout, 1978, page 48;
Ensemble de mythes et légendes de chaque Dieu, Déesse et famille antique, dressant ainsi une généalogie de génération en génération. Raconte les histoires cruelles de vengeance, de trahison, de mort, d'amour, témoignant de la beauté comme de l'horreur singulière propre à chaque personnage de la Mythologie. Le sens de la morale, le courage, les joies de la vie, la fête, le commun des mortels sont des images particulières traitées au travers des tragédies, des succès, des uns et des autres, se côtoyant entre ciel et terre...
Récits épiques, ode à l'amour ou véritable cimetière de l'épouvante, les univers contraires co-existent.

Insufflant à ce mémoire un cadre placé sous le signe du plaisir et du déplaisir, cette citation l'ouvre sur l'extrait d'un passage de l'oeuvre d'Ovide et sonne comme les douze coups d'une cloche complice d'une scène de tableau figée pour toujours dans un entre deux temps.

Cette scène dépeint la douce impression amère d'un paradis artificiel où les protagonistes sont heureux sans l'être, vivant ensemble sans se connaître et cela loin de toutes atteintes au dessus du commun des mortels.

De nombreux Dieux déploieront leurs forces à combler leur insatiable vie animée de caprices et d'envies, de distractions n'existant que pour leurs plus grandes satisfactions. Pouvant être très cléments mais aussi très injustes, allant au gré de leur désirs.

Les Dieux sont, dans l'Antiquité, ce qui marque la Genèse de l'Histoire. Cette période annonçant les théories de grands philosophes comme Platon, Socrate, Épicure ; mythes et légendes restent encore aujourd'hui l'univers où l'on puise les principes fondamentaux auxquels chacun se rattache. Ils témoignent de notre état dans cette relation contingente qui existe entre Nature et Culture.

Il est question de dépeindre ici le tableau des différentes représentations des Hommes telle que l'Histoire en a été témoin, en isolant notamment des notions comme le plaisir, la beauté vue à travers le prisme d'une machinerie toujours plus moderne, rapide, intelligente et d'en traverser les paysages qui en constituent ce schéma mental ; pour le pousser plus loin dans les frontières les plus reculées de l'esprit. Tout comme les deux éléments qui composent un Tout, telle que l'histoire le transpose en nous, on ne peut concevoir l'Un sans l'Autre...

Car gardons-le en tête, c'est de la lumière que jaillit l'ombre...

Épicure et les tenants de l'idéal ascétique...

Économie de soi,
logique renon-
çante, cultive le
manque, bonheur
acquis dans l'ac-
complissement et
la complétude de
soi par autrui et
pour autrui, sé-
paration du corps
et de l'âme, posi-
tivité spirituelle
et négativité des
choses charnelles.

...ses tenants dans la religion Judéo Chrétienne...

Relation linéaire entre
l'amour, la procréation, la
sexualité, la monogamie,
la fidélité et la cohabi-
tation, amalgame entre
l'image de la femme et le
péché, la faute, la culpabi-
lité et l'expiation, la figure
patriarcale prône sur la
figure matriarcale.

Le Matérialisme Hédoniste ou la pensée libertaire des héritiers de la pensée d'Épicure

(vue sous le prisme
de Pythagore...)

Philosophie de
l'excès, de la dé-
pense; ne rien
placer au dessus
de ses libertés,
ni la religion, ni
les mœurs, au-
tonome, le désir
comme seule
logique des flux,
laïcisation de la
chair, désacrali-
sation des corps,
pratique de l'Éros
léger, égalité des
sexes.

Étude et synthèse personnelles, basées sur les axes thématiques empruntés aux écrits et essais de Michel Onfray, Francesco Alberoni, Geneviève Fraisse, Épicure «*Lettre sur le bonheur*», Édition 1001 et une nuit, 1998 et «*Le banquet*» (320 av. J.C.) de Platon, Édition Flammarion, 2016.

« ...La misogynie Judéo-chrétienne outre la genèse de la femme, contamine également la question de l'origine du Mal.

L'Histoire a édifiée des centaines de générations, des millions de personnes, via le catéchisme, l'histoire de l'art, les messes, les serments, la théologie, la morale vernaculaire voire la philosophie : le Péché originel, la faute primitive, la désobéissance à Dieu, la transgression de la Loi, la damnation, la fuite du paradis, relève de l'entière responsabilité de la première femme succombant à la tentation, entraînant le premier homme et engageant l'humanité tout entière dans le Mal absolu pour la durée des temps terrestres...

Or, les philosophes dignes de ce nom, ceux qui aiment savoir, connaître et montrent un talent mesuré pour obéir et consentir, devraient célébrer Ève pour son choix : elle décide, malgré l'interdit, d'user de sa liberté pour faire reculer la soumission et avancer l'intelligence. Car le texte de la Genèse ne dissimule pas les reproches adressés à la première femme, elle goûte du fruit de l'arbre de la connaissance – désirable pour acquérir l'intelligence, disent les versets – qui permet de distinguer le Bien du Mal. D'une certaine manière Ève brave Dieu, se mesure à lui, le veut égaler sur le terrain de la science. Elle désobéit à qui donne des ordres, commande, interdit et confine les hommes à la soumission intellectuelle, à la foi. En optant pour la connaissance, malgré le prix et les conséquences, Ève invente la philosophie. Péché mortel pour les vendeurs d'obéissance. »(2)

2. « *Théorie des corps amoureux, pour une érotique solaire* », Michel Onfray, Édition Livres de poche, 2001, Pages 112-113 ;

Trois variations du modèle fondateur de la logique phallocratique

Homme : Dehors*
Femme : Dedans

Il se base sur l'agencement des organes génitaux pour définir le statut social. L'homme dont les parties se trouvent à l'extérieur représente celui qui sort du cocon, qui travaille. La femme dont les parties génitales sont placées à l'intérieur, symbolise le foyer. Elle est maîtresse de celui-ci et y couve, protectrice, sa progéniture. Elle porte la vie en elle, tout est métaphore de l'intérieur.

Homme : Haut*
Femme : Bas

L'homme représenté par Adam symbolise le spirituel, la pureté. Obligé à cause d'Ève de descendre sur Terre, il devient mortel. La femme, représentée par Ève, est fautive. Elle est le Bas.

Homme : Un*
Femme : Tout

Dans la religion, l'homme représente l'Un, l'unique. Il existe dans sa totalité et c'est en créant la femme qu'il s'affaiblit. A contrario la femme représente le Tout, le reste car elle est dispersion, sa forme découle de celle de l'homme.

... De ces trois observations découle la pensée un peu plus moderne qui s'applique encore à présent dans notre société conquise par le Capitalisme, le Patriarcat.

L'homme s'occupe de sa famille, travaille pour assurer la survie de son foyer.
La femme quant à elle, le gère de l'intérieur.

N'étant donc pas concernée, la femme tronquée se substitue au monde pour se tourner complètement vers le sien et celui de son enfant.

En ces qualités, la société trouve une faille florissante, elle se tourne vers elle, vers ses besoins.

Au travers d'outils publicitaires notamment, elle insuffle dans la conscience que la femme doit prendre soin de son ménage, du foyer mais aussi d'elle et de son propre corps.

Elle doit se rendre désirable et reconnaissante envers l'homme qui est le pilier de la famille.

La notion de beauté apparaît comme l'évidence d'une situation de constat dont la femme fait quotidiennement l'expérience de par sa nature.

Le femme, soumise à son corps et par extension à sa « Nature », fait l'expérience quotidienne, dans la domesticité comme dans la frivolité qu'on lui permet, d'une forme de représentation sacralisante de son image poussant la morale, les mœurs et les stéréotypes dans leurs retranchements, questionnant ainsi son but, son existence, son identité mais surtout son rôle.

Elle est la première visée dans cette industrie qui cultive le bien-être. (3)

3. « *Au bonheur des dames* », reportage sur la presse féminine de Jean Manceau, 1967; plusieurs figures de la presse de Mode sont invitées à débattre sur « La presse féminine » représentée par les magazines. Il est question de comment la presse sollicite les désirs et les fantasmes des femmes, mais aussi au travers de quels choix éditoriaux, elles sont visées ou bien au travers de quelles icônes et sujet de mode elles s'identifient. Tentant de viser toutes les strates de la société, les magazines féminins sont bourrés de stéréotypes et témoignent de l'absurdité de la situation empreinte d'une féminisation enrôleuse.

« *Au grands magasins* », reportage de William Klein et Simone Signoret, 1964; reportage sur l'actrice qui arpente les magasins et pose des questions, souvent très personnelles, aux consommatrices des « Galeries Lafayette », sur notamment leur choix de vie, leur décision d'être mère, leur place de femme dans tout cela...
« *Qui êtes-vous Polly Maggoo ?* », William Klein, 1966;
« *La collectionneuse* », Eric Rohmer, 1967;
« *La Party* », Blake Edwards, 1968;
« *Eyes Wide Shut* », Stanley Kubrick, 1999;
« *La grande Beauté* », Paolo Sorrentino, 2013;

Souvenir sur papier glacé

*À ma naissance, je fus la plus grande fierté de ma mère.
Ne devant normalement jamais venir au monde, j'arrivai
malgré le pessimisme des médecins, malgré les années se suc-
cédant à essayer et malgré l'accumulation des frustrations et
des déceptions de mes parents.*

*Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, ma mère fit les
frais de ses désirs les plus chers,
la mort plana sur l'accouchement qui lui fut presque fatal.
Par chance, elle fut sauvée. Elle survécut et passa le reste de
sa vie à chercher par tous les moyens mon bonheur en vain.*

*Fille unique, attendue de tous, très convoitée, je devins vite
la poupée animée de ma mère et par extension, des autres...
Jolie petit minois roux, le destin m'avait soit-disant gâtée.*

*Trop petite à l'époque pour le déprécier, ni même pour le com-
prendre, j'en garde à présent les marques les plus vives.*

*Je me souviens des promenades, lorsque des inconnus s'ar-
rêtaient et que de leurs yeux humides d'extase, ils me regar-
daient, admirant ma couleur de cheveux, osant même me
toucher.*

*À présent, je vois cette petite fille que je fus, complètement
désarmée par cette beauté particulière, qui allait devenir le
fruit, l'essence même de mon identité. J'assiste encore main-
tenant, impuissante à ce spectacle de rue, tout comme ces
chiens que l'on arrête et que l'on caresse, sous prétexte qu'ils
sont beaux et qui sont naïvement et secrètement victimes
d'une beauté qui les dépasse.*

*Et souvent lorsque je me sens perdu dans le néant de la
pensée, une phrase résonne et me ramène au bord de la rive...*

*« Tu aurais dû être mannequin, au lieu de vouloir
essayer d'être artiste ».*

**C'est ici que
commence
la révolution...**

Le Déterminisme de notre sexe, prend racine dans la genèse de notre existence.
Soit homme, soit femme, soit Intersexe, notre Nature est destinée.
De tout cela découle une partition binaire basée sur ces modalités d'usages.
Et pourtant après ou avant JE, il faut savoir penser PLURIEL. (4)

À travers le prisme du genre, il nous faut maintenant appréhender le réel, appréhender le monde qui fait corps avec sa sexuaton. Se libérer de tout cela.

Qui suis-je ? Que faire ? Où vais-je ?
Comment exister pour soi et se montrer aux autres ?

Il a donc fallu comprendre, apprendre, expérimenter la vie. Contribuer au quotidien à édifier cette « Sculpture » de soi, tenir compte des gens, de la morale, des mœurs, comprendre comment tout cela s'imbrique, voir comment cela fonctionne, ou ne fonctionne pas. Car l'intérêt était de trouver la faille, l'interstice, pour creuser encore et titiller ce qui dérange, ce qui gêne, ce qui est différent, ce que j'incarne ou non, ce que je dois faire ou non, ce que je dois dire ou non.

L'être humain ne déroge pas à ses failles, il lutte en abondance avec lui-même, épris de forces contraires, les champs de forces s'attirent et se rejettent dans un combat entre morale et mauvaise conscience.

Je pense notamment à une des célèbres phrases de Descartes, « Cogito Ergo Sum », ce qui signifie :

« Je pense donc je suis » et que j'utilise en pied de nez : « Je consomme donc je suis »*

* J'achète donc je possède, je possède donc j'existe : je consomme donc je suis.

Mon explication est très simple, aujourd'hui, l'acte ou bien l'art d'acheter, et d'acquérir des biens, représente une marque d'appartenance à une Culture. Le pouvoir de consommer permet d'apporter aux individus, des désirs, des satisfactions et un sentiment de pleine possession, de contrôle sur leur existence. Cela entraîne dans une « société de l'inutile » une impression de confort, très arbitraire, entraînant une surconsommation, consommation même de son propre corps. L'industrie du désir dirige les stimulations et les sollicitations des pulsions du consommateur, qui se voit totalement aliéné par cette surcharge de plaisirs...

4. « *Les excès du genre* », Geneviève Fraisse, Édition Lignes, 2019; Philosophe et historienne de la pensée féminine ; elle traite de l'émancipation des femmes, de l'égalité des sexes. Il est question de l'Un, le Deux et le Multiple font face à l'exigence « Queer » qui cherche à définir son identité. Genre est un mot en excès car le sexe et la sexualité humaine dépassent toujours de l'ordre établi.

« Caractère esthétique d'oeuvres et d'objets souvent à grande diffusion, dont les traits dominants sont l'inauthenticité, la surcharge, le cumul des matières ou des fonctions. Souvent synonyme de mauvais goût ou de médiocrité...»

Définition du «Dictionnaire des mots contemporains» de Pierre Gilbert,
Édition Le Robert, 1982, page 311.

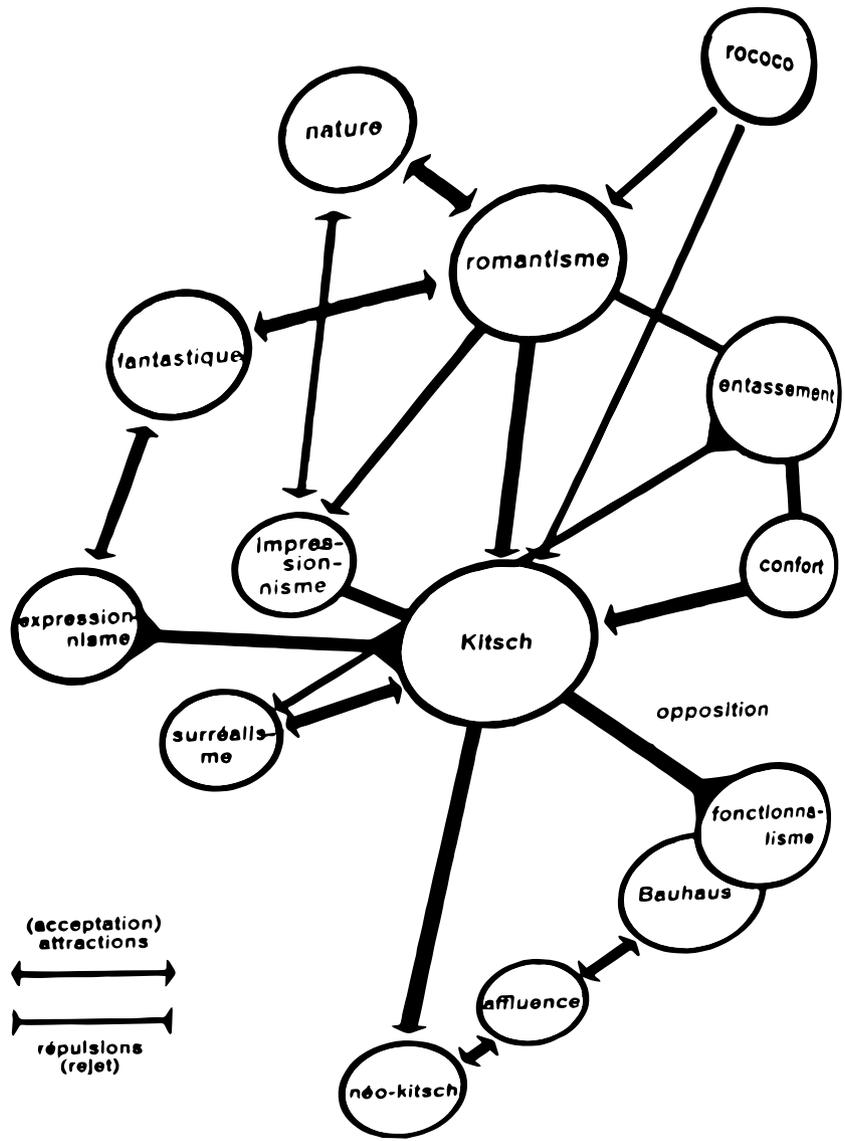
Le Kitsch c'est l'aliénation consentie, c'est l'Anti-Art, c'est le faux ou le Néo quelque chose ; mais c'est en même temps le confort dans les rapports de l'Homme avec les objets.»

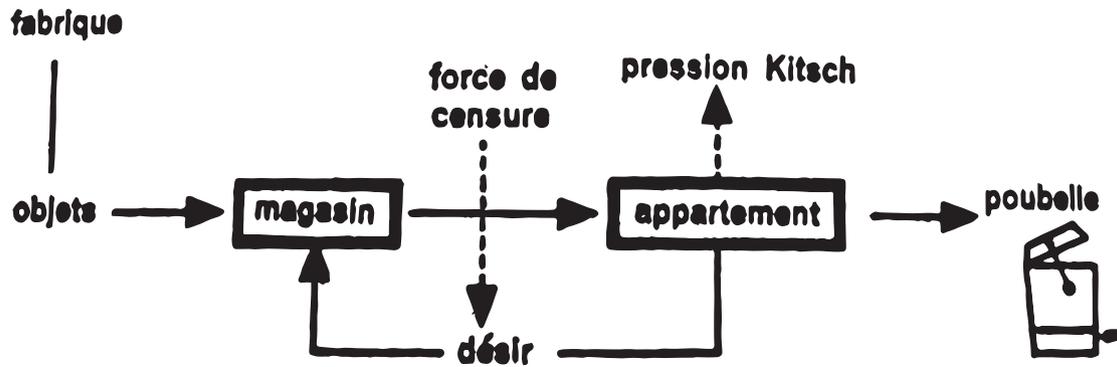
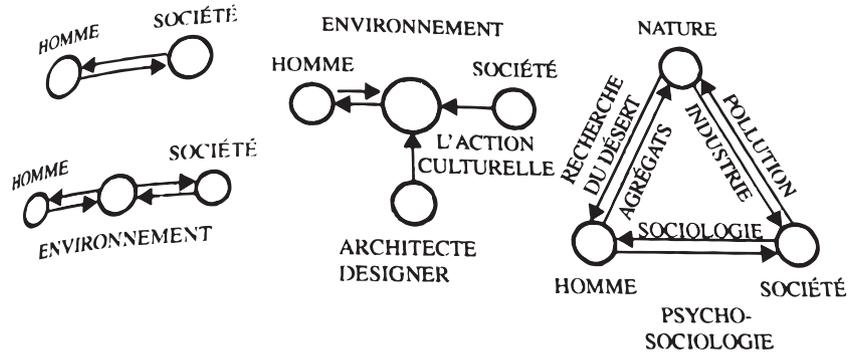
Définition tirée de « Objet et Communication », Abraham Moles.
Éditions Seuil, 1969, page 20.

« ... Les rapports de l'individu avec le milieu social passent désormais, et fondamentalement, par les objets et produits devenus les expressions les plus tangibles de la présence de la société dans son environnement, à partir du moment où ils prennent la place des « choses naturelles ». La psychologie de la vie sociale s'orientera vers l'étude des relations de l'individu avec les choses, puisque ces choses sont des produits sociaux bien plus caractérisés et plus actuels que les êtres humains qui les ont réalisés. Les êtres à leur tour, reculent à l'arrière plan derrière l'aménagement d'une civilisation mécanique des biens et des services qui sont créés PAR l'Homme et POUR l'Homme. Il est normal d'appeler culture cet environnement artificiel que l'Homme s'est créé par l'intermédiaire du corps social... »

5. « *La psychologie du Kitsch, l'Art du bonheur* », Abraham Moles. Édition Agora Pocket, 2016 ; Pages 10-11

Dépeint la société depuis la post industrialisation et la manière dont la notion de Kitsch s'est développée dans les couches de la société et dont elle s'est dispersée dans toutes choses. Montre comment certains se sont emparés de cette faille, qui est le Kitsch même pour en dresser une morale, ou une analyse psychologique des attitudes et agissement des individus, quelles relations ils entretiennent avec les objets Kitsch. Abraham Moles décrit les allers-retours entre corps-objets, rêves possibles, fantasmes, pulsions, Nature, Culture, fonctions et Anti fonctionnalisme...





Ce sont trois schémas empruntés à Abraham Moles dans son ouvrage «*La psychologie du Kitsch, l'Art du bonheur*» Édition Agora Pocket, 2016. Pages 86, 167 et 172

« ...basé sur l'ivresse marchande et le vertige, essayant de créer une atmosphère de « Fête », la fête de l'achat et prétendant offrir généreusement en prime, de l'éclairage, des couleurs, de la clarté, des sourires, un accès total à l'objet que l'homme de la rue, ou plutôt la femme peut manipuler à sa guise. Il est certes facile d'assimiler ces primes à tout acheteur au courant d'air chaud pulsé qui constitue, désormais, la seule frontière entre la rue et le lieu des délices...

Si l'être social est mû par l'irrationnel, le rôle du psychosociologue est de voir comment certains manipulent cette irrationalité, s'en font un complice, et s'en servent à leurs propres fins qui sont ici, simplement, celle de l'accélération du circuit affluent – avec un dividende. Le problème posé était donc celui de la constitution d'un nouvel état d'esprit, d'une nouvelle variante de ce rapport de l'être avec les choses, que nous avons appelée par préterition : Néo-Kitsch. »

Extrait de « La psychologie du Kitsch, l'Art du bonheur », Abraham Moles
Édition Agora Pocket, 2016
Pages 168-169

Cette mise en scène se manifeste et prend racine dans l'un des médiateurs les plus envahissants de la société consumériste, commun à tous et pourtant dont l'expérience sensible est purement personnelle.

La vitrine. (6)

→ Ma révolution s'entame dans un entre deux temps, un sentiment partagé au travers de tout cela, entre incitation et renoncement.

La vitrine serait comme une fenêtre ouverte sur le monde, nos mondes...

Comme un œil, c'est un prisme à travers lequel on peut observer, supposer...

Et plus précisément, elle témoigne de son influence sur l'environnement personnel et la sphère privée de chacun.

La vitrine est le serpent d'une Néo-Genèse qui nous insufflerait, à ciel ouvert et à chacun, des pulsions, des désirs.

Je définis la vitrine comme multiple, plurielle.

Elle existe de manière subtile au travers de notre environnement qu'il soit privé ou public, elle peut être vitrine architecturale ou bien vitrine-écran type téléphones, télévisions...

Théâtres sur mesure, montage de décors factices et éphémères, en constante évolution pour donner toujours plus, témoigner de nouvelles formes d'appartenances, de nouveaux désirs pour faire désirer encore, des choses insoupçonnées, mais donner envie toujours. Il faut qu'elle brille la vitrine, qu'elle clignote la vitrine, qu'elle bouge. Que ça vive là-dedans, il faut qu'ils voient, sinon elle ne peut plus être, il faut la faire vivre avec son temps, il faut faire vivre l'argent, le monde, le capitalisme.

Il faut faire vivre la vie.

6. « *Paris, Capitale du XIXème siècle* » (1939) , Walter Benjamin, Édition Allia, 2015;

Ce court essai traite du nouveau Paris, sous l'air moderne qui arpente les rues, celles-ci étant complètement réaménagées sous l'architecture Hausmanienne. Il dépeint un Paris chamboulé par les nouvelles édifications, composé de nouvelles galeries.

En plein essor économique, la bourgeoisie sort dans les rues et la figure du « flâneur » repose sur cette période.

Les magasins sont mis en avant pour offrir aux passants toute leur beauté éclatante et leurs luxueux étalages de richesses.

Société fantasmagorique, le livre témoigne de l'influence de l'industrie sur les consciences humaines...

« *J'habite dans la télévision* », auto-fiction de Chloé Delaume, 2006 ;

Car vint un moment où tout bascula, le passage en est radical, je prends l'exemple car, tout comme le monde merveilleux de Disneyland, si cher aux enfants, ici s'applique irrévocablement, un désenchantement causé par le passage à l'âge adulte et qui, faisant tomber les masques, remplace naturellement mais ironiquement cette machinerie vendeuse d'arrière-mondes pour un autre bien moins fantasque. La métaphore en est Dismaland... (7)

L'Histoire de l'Art est très empreinte de la période de l'Antiquité ainsi que de la période qui la précède, dont l'Art n'était qu'un outil servant docilement la religion, la césure ne se fait que très tard dans l'histoire, laissant place au monde moderne. Tourné enfin vers lui-même l'Art est marqué par la rupture avec les codes traditionnels dans les années post guerre mondiale. L'industrialisation influence les artistes.

Il a fallu briser l'ordre établi et donner un nouvel élan aux pratiques artistiques. La rupture avec les formes phallogocentriques surtout au

travers de l'édification, de la présence exagérée du socle, passe par la «débandade de l'art» (Maurice Fréchuret). Dans les années 60-70, les mouvements hippies entraînent la révolution sexuelle, puis les années 80 beaucoup moins Power of love puisque le SIDA ravage la jeunesse (ce qui marque aussi beaucoup l'Art de cette période), puis l'émergence de nouveaux mouvements de collectifs de féministes comme la Women's House de Judy Chicago et Miriam Schapiro, les Guerilla Girls... Toute cette pâte artistique fait prendre dans l'Histoire de l'Art des tournants décisifs : Les formes molles, pendantes et aléatoires apparaissent enfin dans le champ de la sculpture, opérant une véritable révolution des formes, des couleurs, des choix des supports, surfaces, matériaux.. Il est question de sortir du musée. Le « White cube », passé de mode, ne sert plus qu'à ramener la nature à l'intérieur lorsqu'à l'instar les artistes sortent faire de l'Art dans la rue et dans le paysage. Des artistes marquent ces pé-

riodes, ébranlent les institutions et re-questionnent complètement la conception, la création de l'objet-œuvre. Les artistes dans l'urgence de déconstruire, se sont laissés porter par des expériences plus sensorielles, plus hasardeuses, traitant la matière pour elle-même, valorisant les gestes, plus que la forme. (8)

7. « Dismaland » l'œuvre éphémère de l'artiste anglais Banksy, elle a existé en Angleterre, 2015;

C'est un complexe existant entièrement pour ne « Pas être », c'est une Anti-attraction. Satire et parodie des joies qui nous confortaient dans l'enfance, il laisse place à des acteurs d'un monde bien plus inquiétant. Il témoigne également d'une pensée anarchiste et contradictoire... Il est question à un moment donné de l'Histoire de l'Art, de briser le cadre, de prendre le contrepoint de toute cette mascarade. Les artistes ont rompu avec les codes standards et s'en sont émancipés.

8. « *Le mou et ses formes* », de Maurice Fréchuret, Édition Jacqueline Chambon, 2004; C'est un essai sur quelques catégories de la sculpture notamment au XXème siècle. Après César, qui est l'un des précurseur de nouveaux gestes comme : Empaqueter, aplatis... l'arrivée de nouveaux artistes relance les cartes et invente de nouvelles formes de pensée, une nouvelle psychologie et une curieuse philosophie des enjeux de l'Art, des artistes comme Duchamp et le Ready Made entament cette ouverture d'esprit, l'arrivée des sculptures molles, libres de toute entrave, l'acceptation du hasard, l'entassement, laisser couler... Ce livre témoigne des pensées artistiques et des avancées plastiques dues à l'évolution logique de la pensée d'une époque. L'évolution des champs, des médiums dans des courants tels que le Land Art, l'Art conceptuel, le mouvement Anti-Forms de Robert Morris, suivi de près par des artistes héritiers de cette pensée comme Eva Hesse, Sarah Lucas, permettent d'ouvrir l'Art à la question de l'identité et par extension à celle du genre. « *Ceci n'est pas une pipe* », Michel Foucault, Édition Fata Morgana, 1973; Il parle de la « Trahison des images » du célèbre artiste René Magritte, ici le langage rompt avec les codes. Le désignant et le désigné n'ont plus les mêmes liaisons, tout est chamboulé, le jeu de mot est le bienvenu dans ces nouvelles formes de représentation (Mouvement Dada). La pâte mot est une nouvelle forme dans le langage... Tarkos en est le précurseur.

Comment ma pratique artistique s'inscrit dans à cet héritage ?

Elle se traduit par des gestes :

- Remuer Tordre
- Étirer Coudre
- Découper Arracher Étouffer
- Déchirer
- Écraser Casser
- Percer Brûler
- Gratter Dépecer
- Enterrer
- Conditionner
- Emprisonner
- Noyer Nouer Liger
- Raser Suspendre
- Recouvrir Dissoudre Élever
- Rabaisser
- Graver Modeler
- Envelopper
- Multiplier Unifier
- Ramollir
- Rembourrer...

Elle se traduit par des matières :

- Terre Acier
- Bronze Plâtre
- Caoutchouc Plastique Aluminium
- Porcelaine Bijoux
- Accessoires de beauté Maquillages Cheveux
- Faux cheveux
- Ongles Faux ongles Poils Bois
- Métal Mousse expansive Textile
- Cire Fer Mousse expansive Matelas Fourrure Tissus Latex Résine
- Peinture
- Photographie
- Grillage Céramique Sang Faux sang...

**SIMULACRE ARTEFACT PARADE
AMBIGUÏTÉ FRIVOLITÉS FÉMININ
IDENTITÉ SEXUELLE MODE CORPS
INFLUENCE CONFORMISME
ANTICONFORMISME EXCÈS
CANON DE BEAUTÉ RELIGION
SYMBOLES PLAISIR IMAGE
DÉSIR OBJET MÉDIAS
INDUSTRIALISATION SEXE
ÉROSTISME FORMES
RÉVOLUTION CYCLE
POUDRE AUX YEUX
MANIPULATION PATRIARCAT
PSYCHOLOGIE DE LA VIE QUO-
TIDIENNE POSSÉDER
CONSUMÉRISME CULTURE ART
VIE PRIVÉE/PUBLIQUE FÊTE
V I T R I N E - É C R A N
FORMES STANDARD
UNIFORMISATION INDIVIDUA-
LISME BEAUTÉ SUBLIMATION
UN/TOUT PART MANQUANTE
APPARENCE MATÉRIALITÉ
ILLUSION ALIÉNATION MOU
DÉBORDEMENT/RENNONCEMENT
D I S P L A Y**

« ...Car chacun, dès qu'il naît, est assez vieux pour mourir. »

« Théorie des corps amoureux, pour une érotique solaire »
Michel Onfray, Édition Livres de poche, 2001
Page 123

Dans cette seconde partie il est question de l'envers du décor.

C'est un passage, un dérapage sur un corps qui ne serait plus aussi sublimé, aussi onirique, c'est un corps rappelé à la Terre, acceptant sa destinée. Un corps devenu mortel.

Il est question de faire resurgir tout les aspects monstrueux de la beauté, d'exacerber les fantasmes, de donner une autre pulsion au culte des plaisirs. Pousser le corps à l'aliénation en passant par le «cimetière de la morale»*.

Supprimer l'artifice et ramener l'horreur de la fatalité.

Oublier le côté sublimé, cacher pour montrer aux grand jours le véritable visage, moins plaisant.

Je vous propose une lecture placée sous le signe sombre de l'aversion.

Je veux voir et penser le tout et son contraire.

L'envers du décor soumet des confrontations des champs de force, lorsque que le beau devient monstrueux, il ne reste plus qu'à trouver dans l'effroi et l'ignominie un reste de beau, d'esthétique et de sublime.

Ces notions sont traitées dans la littérature, dans la peinture et dans le cinéma...

* «*Le cimetière de la morale*», Roland Jaccard, Édition Babelio, 1995

Souvenir sur papier glacé

D'aussi longtemps que je puisse m'en souvenir, ce fameux sentiment d'inquiétante étrangeté, je l'ai toujours ressenti, dès mon baptême et pour une chose particulière mais étant trop jeune à l'époque pour définir cette sensation dérangeante c'est en grandissant, quand ce sentiment est devenu une peur manifeste, que j'ai enfin pu comprendre l'origine de ce malaise...

Mes parents avaient choisi le frère de ma mère comme parrain et ce souvenir, cette anecdote, c'est ma mère qui me la raconte des années plus tard.

Quel âge pouvons nous bien avoir le jour de notre baptême ? Reste il ne serait-ce qu'un vulgaire souvenir ou un banal objet pouvant relater cet événement ?

Les photos aident à garder un contact avec le passé, elles servent de pont pour rattacher notre vie à quelque chose qui n'est plus depuis bien longtemps.

De ce souvenir, une seule trace reste, cette photographie de moi avec cette peluche.

Car ce jour là mon parrain ne voulant pas venir les mains vides trouva bon de m'offrir une peluche, espérant secrètement qu'elle devienne peut être mon doudou fétiche avec le temps, mais rien n'y fit et au contraire...

Cette peluche amena beaucoup de soucis au sein de ma « maison », de mon univers, c'est à dire ma chambre...

Elle me faisait pleurer sans cesse, la voyant posée sur le coin de l'étagère, ma mère commençait à désespérer de comprendre ce qu'il m'arrivait. Personne ne comprenait le malaise... mais quelque chose clochait chez moi et ma mère n'arrivait pas à mettre le doigt sur le problème...

Un jour enfin, ma mère capta mon signal, un simple doigt tourné vers elle et enfin elle disparut à jamais. Mais cette angoisse, cette phobie complètement absurde, elle, existe encore...

Passant du point de vue de la Culture, dans laquelle nous avons tous un rôle à jouer, tronquée pour l'état de Nature face à laquelle nous sommes tous égaux ; ma vision est altérée par mon obsession d'y voir depuis très jeune, le caractère vide de sens, prédestinant la fatalité de la mort, cachée derrière. Cet état engendré par une nécessité toujours plus accrue de questionner le corps se cristallise dans des formes ambiguës, naturelles et artificielles, et témoignant d'un caractère inhérent à la vie, que l'on nomme :

LES VANITÉS*

*Les vanités qui apparaissent selon moi comme des rappels à l'ordre de nos instincts, incarnent le temps qui passe sur ce corps si beau, si désiré, si sublimé par le choix des possibles que représente ce 1er cycle de la vie et qui bientôt disparaît pour laisser place dans ce second cycle à des choses plus sombres, des vérités moins alléchantes mais plus réelles... (1)

Ce nouveau cycle détrônant la beauté du décor pour mettre en lumière sa réflexion dans un reflet plus inquiétant, plus mortel, je l'ai volontairement poussé dans ses
r e t r a n c h e m e n t s .

C'est ici un monde des plus vaniteux aspirant à devenir vanité lui-même...

C'est une perception plus tourmentée qui se cache derrière cette virulente course au concours de la vie, dont les critères de réussite se définissent par sa situation sociale, sa reconnaissance aux autres ainsi que le rayonnement de son pouvoir d'attraction, de son champ de force...

Je dresse la suite logique du cycle de l'existence, dans une ode subversive qui prône la laideur, le dégoût, les choses monstrueuses, des inquiétantes étrangetés et des plus profondes turpitudes de l'être. Il ne faut plus cacher la mort derrière un masque de beauté.

Il est question d'extraire de toutes supercheries finement maquillées, les horreurs d'une vérité moins pétillante : Le corps doit se souvenir de son «**MEMENTO MORI**».

La mort cachée partout autour de nous est moins effrayante à vivre dans un environnement confortablement mis en scène. Et pourtant ces zones de confort fixent d'autant plus celle-ci dans ces décors factices. Je ressens le malaise et cours après ce phénomène étrange du réel; présent en toute chose sans jamais vraiment le contrôler pleinement. (2)

MEMENTO MORI

en latin, «souviens toi que tu vas mourir»

Les Vanités permettent de parer la mort de beauté, de couleurs, de vie.
Bien que la composition représentée par la Vanité reste éternellement figée.

Cette vanité, je la vois aux travers des personnes défuntes que l'on maquille, que l'on pare de bijoux,
que l'on habille de vêtements fraîchement repassés.

Ces personnes restent figées à jamais dans un sourire maquillé qui cache les traits de la mort si
froide. Pour ne pas choquer les gens durant la cérémonie de mise en bière, le travail fait sur le corps
permet de garder une belle image de la personne perdue.
La vanité est ici au comble de l'artifice.

Parée de ses bijoux cérémonieux la mort danse sur le voile de notre tranquillité. Dans cette réalité;
la mort semble belle, douce, facile. Il faudrait plutôt cacher pour mieux montrer*...

Monstre du latin : Monstrare signifie montrer

1. Le terme « Vanités » vient du latin *vanitas* (de *vanus*, « vide »);
La vanité est d'abord un genre pictural, une catégorie de nature
morte, qui donne à la représentation d'objets inanimés une va-
leur symbolique soulignant le caractère vide de sens, la fugacité
de la vie et la fragilité des biens terrestres.
Composition de nature morte le plus souvent évoquant les
fins dernières de l'Homme. Tout est poussière est redeviendra
poussière.

2. « *Le Royaume de l'Artifice* » (1998) Celeste Olalquiaga, Édition
Fage Eds, 2013;
Il est question d'un discours autour de son objet fétiche, un es-
cargot nommé Bernard, c'est un porte clé, objet faisant partie du
champ lexical propre au Kitsch. Elle met en parallèle un monde
consumentiste et la mort de ce petit être pour sa plus grande sa-
tisfaction, les thèmes de la mort, des vanités, du Kitsch y sont
abordés...Elle examine à la fois les objets du passé et du présent,
sondant les frontières entre fantasmes et réalité...

Souvenir sur papier glacé

Attirée par toutes formes d'interdits, mes parents pendant longtemps ont réussi à me tenir à l'écart des choses terrifiantes et graves de la vie... Je ne peux leur en vouloir d'avoir voulu me préserver de toute forme de violence... Mais chacun se doit comme Ève, à titre informatif, de faire tomber les barrières et de braver l'inconnu...

Pour moi, cela est devenu très vite une manie, je prenais un non pour un oui et un oui pour un excès des possibles dans les libertés acquises. En plein âge de rébellion avec moi même et avec les autres, il fallait à tout prix émanciper des cases, risquer l'impossible et me heurter à des choses étrangères.

J'étais assez dégourdie pour me sortir de certaines situations, échappant souvent au couperet de la justice, mes parents n'avaient pas conscience de ce qui grossissait en moi.

Profitant de leur absence pour redécouvrir le cabinet de curiosités dans laquelle je vivais petite, j'avais pris conscience de mon existence mais aussi de l'existence des choses autour de moi...

Un objet par ci, un meuble par là, j'étais plongée dans une nouvelle forme d'appréhension et j'aspirais à trouver des choses cachées, terribles, qui répondraient à des questions qui dépassent mon entendement...

Fouiller dans les placards, regarder aux fonds des tiroirs, j'avais passé la maison au peigne fin, chaque recoin n'avait plus aucun secret pour moi jusqu'au jour où, assez grande pour agripper un placard trop haut, je me retrouve nez à nez avec cette poupée. Elle semblait si méchante et maléfique. Cette poupée, d'origine polonaise, venait du pays de mon grand-père, mais n'avait rien de familier, pourtant elle appartenait à ma mère depuis sa petite enfance.

Cette rencontre me fit tressaillir, à la place des globes oculaires se trouvaient deux énormes trous béants. Ses yeux, ma mère me raconta l'anecdote bien plus tard, avaient beau être recollés sans cesse, sans cesse ils retournaient se loger aux fond de la coquille vide...

Inquiétante étrangeté, mot Allemand « Das Unheimliche » :

représente quelque chose de tout à fait nouveau auquel nous ne serions pas préparés. Serait Unheimliche (3) tout ce qui devrait rester secret, dans l'ombre et qui en est sorti, ce qui n'appartient pas à la maison mais qui y demeure. Ce mot dont la racine est Heim de l'anglais Home (chez soi) quelque chose de familier, sa maison.

Freud, ouvre la porte de tout un univers basé sur le monde de l'étrange, créant dans le phénomène non tangible de l'esprit, qui serait de l'ordre de l'inconscient, la chose. Celle-ci sera le mot d'ordre du champ lexical du genre. Cette notion de genre, qui apparaît dans le monde réel comme dans l'imaginaire fantastique, crée des distorsions des sens, des images et des représentations. Elle pousse l'âme humaine à se diriger sur des chemins de la conscience qu'elle voudrait pas explorer.

Ici, le Fétiche prend forme. (4)

3. « *L'inquiétante étrangeté et autres essais* », (1919) Freud, Édition Folio Essais, 1953;

4. « *L'Homme au sable* », nouvelle des « Contes nocturnes » (1816-17), Hoffman, Éditions Galimard, 2012;

Il est question d'un homme dont l'enfance fut difficile, sur lequel plane une menace de mort. Les angoisses du passé reviennent à la surface et compliquent les choses, notamment les relations avec les autres, ses perceptions en sont métamorphosées, il tombe amoureux d'un automate, Olimpia à l'instar de sa vraie fiancée Clara qui quant à elle est aussi creuse qu'une coquille vide.

« *La Vénus d'Ile* », (1837) Prosper Mérimée, Édition Le livre de poche, 1994;

Il est question d'une statue amoureuse d'un homme déjà fiancé. La statue va tout mettre en œuvre pour que l'homme, une nuit, fasse le geste symbolique de mettre l'anneau au doigt de celle-ci.

« *Lorsque j'étais une œuvre d'Art* », Éric-Emmanuel Schmitt, Édition Le livre de poche, 2002;

Un homme au bord du suicide va accepter les bizarreries d'un artiste fou.

« *Les papiers peints jaunes* », Charlotte Perkins Gilman, Édition Des femmes, 1890;

Une femme est enfermée dans le papier peint de sa maison...

L'idée que la femme tellement empreinte de son milieu domestique a fusionné avec son papier peint jette un voile mystérieux sur l'intrigue du livre...

Cela dresse un univers où les objets sont animés, ils prennent littéralement vie, quant à l'homme, qui devient machine, hybride, il est complètement déshumanisé. La relation entre les objets et les hommes est fantasmée, les désirs sont exacerbés. Des phénomènes se produisent valorisant le caractère mortel de l'homme. La mort gouverne la vie, l'affreux devient sublime, donnant une ambiance des plus étrange mais excitante à cette expérience quotidienne du sensible.

« *Nouvelles histoires extraordinaires* », (1857), Edgar Allan Poe, Édition Le livre de poche, 1972;

Nouvelles fantastiques où les objets prennent vie, la mort plane au dessus de chaque nouvelle, un sentiment d'un goût étrange pimente les intrigues.

« *Le mangeur de rêves* », Lafcadio Hearn, Éditions 10/18, 1993; Recueil de contes et légendes du Japon féodal, où les objets sont animés de vie, de nombreuses histoires sur le Japon qui parlent d'âme enfermées dans des objets, meubles, maisons hantées ou arbres...

« *Christine* », John Carpenter, 1984;

Les symboles dégoulinent de tout côté, les cadres spatio temporels sont suspendus, les relations entre les hommes deviennent sauvages, l'enfant arrache le cordon ombilical de la vie, Freud, qui discerne méthodiquement les comportements humains et en ce sens, comprend une des psychoses fondamentales de l'homme devenu monstre. Formalisant un des phénomènes majeurs, celui du complexe d'Oedipe.* (5)

5. « *Eraserhead* » David Lynch, 1977;

« *À ton image* », Aruna Villiers, 2004;

Les relations mère-fille sont très complexes, ici traduites dans une forme d'analyse plutôt psychologique.

« *Néon Demon* » Nicolas Winding Refn, 2016;

« *Les garçons sauvages* », Bertrand Mandico, 2017;

*Œdipe,
Extrait de
« *La Mythologie* »
de Edith Hamilton,
Édition Marabout, 1978.
Pages 318-323

« J'ai emprunté à la tragédie du même nom, due à Sophocle, la totalité de ce récit – à l'exception de l'énigme du Sphinx...

Laïos, Roi de Thèbes, était le troisième descendant de Cadmos. Il épousa une parente éloignée, Jocaste. Sous leur règne, l'oracle de Delphes commença à jouer un rôle prépondérant dans les aventures de cette famille. Apollon était le dieu de la Vérité. Tout ce que prédisait de faire avorter une prophétie était tout aussi futile que s'opposer aux décrets du destin. Néanmoins, lorsque l'oracle avertit Laïos qu'il mourrait de la main de son fils, il décida qu'il n'en serait rien. Quand l'enfant naquit, il lui lia les pieds puis l'exposa sur une montagne isolée où, semblait-il, il ne tarderait pas à mourir. La crainte le quitta ; il se sentit assuré de pouvoir, sur ce point tout au moins, prédire l'avenir mieux que le dieu lui-même. Il n'eut jamais la preuve de sa folie ; il fut tué, certes, mais il prit pour un étranger l'homme qui l'assailait. Jamais il ne sut que sa mort prouvait une fois de plus la véracité d'Apollon. Quand il mourut, il avait depuis longtemps quitté son pays et bien des années s'étaient écoulées depuis que l'enfant avait été abandonné sur la montagne. On racontait que des voleurs l'avaient tué ainsi que tous ceux qui le gardaient, tous sauf un seul, qui rapporta la nouvelle. L'affaire ne fût jamais clairement élucidée car Thèbes était alors aux abois. Toute la contrée se voyait menacée par un monstre terrifiant, le Sphinx, qui avait le corps d'un lion ailé mais la tête et la poitrine d'une femme. Il attendait les voyageurs qui empruntaient les routes menant à la ville, il se saisissait d'eux et leur posait une énigme, promettant de relâcher ceux qui réussiraient à la résoudre. Personne n'y parvenait et l'horrible créature dévorait un homme après l'autre, tant et si bien que la ville fut bientôt en état de siège. On ferma les sept portes qui étaient l'orgueil de Thèbes et la famine menaça bientôt la cité. Les choses en étaient là lorsqu'un étranger pénétra dans ce pays affligé, un homme de grand courage et doué d'une intelligence remarquable ; il se nommait Oedipe.

Il avait quitté Corinthe, sa patrie, où il passait pour le fils du Roi Polybe, et la cause de cet exil volontaire était un autre oracle delphien. En effet Apollon avait déclaré que cet homme était destiné à tuer son père. Tout comme Laïos, Oedipe crut pouvoir faire mentir l'oracle ; il décida de ne jamais revoir Polybe. Ses vagabondages solitaires l'amènèrent non loin de Thèbes, et il entendit parler de ce qui s'y passait. Sans foyer, sans amis, il tenait la vie pour peu de chose ; ils résolurent donc de rencontrer le Sphinx et de tenter de résoudre l'énigme. « Quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi, et trois le soir ? » lui demanda le Sphinx. « M'homme », répondit Oedipe. « Dans son enfance, il se traîne sur les mains et les pieds, il se tient debout dans son âge adulte, et dans sa vieillesse, il s'aide d'une canne ». C'était la bonne réponse. De façon assez inexplicable mais fort heureuse, le Sphinx, outré de se voir deviné, se tua. Les Thébains étaient sauvés. Oedipe retrouva tout ce qu'il avait perdu et bien davantage ; les citoyens reconnaissants le prièrent pour Roi et il épousa la veuve du Roi défunt, Jocaste. Pendant bien des années, ils vécurent heureux, et pour ce cas-ci tout au moins, les paroles d'Apollon semblaient se révéler mensongères. Mais lorsque leur deux fils eurent atteint l'âge adulte, Thèbes fut éprouvée par la peste. Le fléau n'épargnait rien ni personne ; non seulement les humains mourraient tous, mais les troupeaux, le bétail, les fruits de la terre étaient partout détruits eux aussi ; ceux qui échappaient à la mort par maladie succombaient à la famine. Personne n'en souffrait plus qu'Oedipe ; il se considérait comme le père de son Etat, ceux qui le peuplaient étaient ses enfants et la souffrance de chacun d'eux devenait la sienne. Il chargea Créon, le frère de Jocaste, de se rendre à Delphes pour y implorer l'aide du dieu. Créon en revint avec de bonnes nouvelles. Apollon avait déclaré que la peste serait enrayée à la seule condition que la mort du Roi Laïos fut vengée et le meurtrier puni. Oedipe se sentit immensément soulagé. Malgré les années écoulées, le ou les coupables seraient certainement retrouvés et le châtement suivrait aussi tôt. Au peuple rassemblé, il transmit le message rapporté par Créon. (...) Avec énergie, Oedipe prit l'affaire en main. Il

envoya chercher Tirésias, le vieux prophète aveugle tant révérend des Thébains et lui demanda s'il croyait pouvoir découvrir les coupables. A sa stupeur indignée, le devin refusa d'abord de répondre. « Pour l'amour de dieu » implora Oedipe, « si tu as quelque science... », « insensés », dit Tirésias. « Vous n'êtes tous que des insensés. Je ne répondrai pas. » Mais lorsque Oedipe alla jusqu'à l'accuser de garder le silence parce qu'il avait lui-même trempé dans le meurtre, le saint homme se fâcha lui aussi et les mots qu'il aurait voulu ne jamais dire tombèrent comme des pierres de ses lèvres. « Tu es toi-même le meurtrier que tu recherches. » Oedipe crut que Tirésias divaguait ; ce qu'il disait semblait pure folie. Il le chassa de sa présence et lui ordonna de ne plus jamais paraître bes », précisa-t-il. Jocaste elle aussi n'eut que raillerie : Pas plus que les oracles, les prophètes ne sont infaillibles », dit-elle, et elle raconta à son époux que la prêtresse de Delphes avait autrefois prédit que Laïos mourrait de la main de son propre fils et comment le Roi et elle-même avaient fait disparaître l'enfant afin que la prophétie ne pût se réaliser. « Et Laoïs a été égorgé par des voleurs sur le chemin de Delphes, là où trois routes se croisent », conclut-elle, triomphante. Oedipe lui jeta un regard étrange. « Quand ceci s'est-il passé ? » demanda-t-il lentement. « Peu avant que tu n'arrives à Thèbes, précisa-t-elle ». « Combien d'hommes l'accompagnaient ? » demanda encore Oedipe. « Ils étaient cinq », dit Jocaste, parlant vite. « Et tous, sauf un, furent tués. » « Il faut que je voie cet homme », lui-dit-il. « Envoie-le chercher. » « Oui, je le ferai, et sans tarder ; mais j'ai le droit de savoir ce que tu as dans l'esprit. » « Tu en sauras tout autant que moi », répondit-il. « Je m'étais rendu à Delphes peu avant de venir ici parce qu'un homme m'avait jeté au visage que je n'étais pas le fils de Polybe et je voulais interroger le dieu à ce sujet. Il ne me répondit pas mais il me dit des choses horribles – que je tuerais mon père, épouserais ma mère et aurais des enfants que les hommes ne pourraient regarder sans frissonner. Je ne suis jamais retourné à Corinthe. En quittant Delphes, en un lieu où trois routes se croisent, je rencontrais un homme suivi de quatre serviteurs. Il voulut m'écarter du sentier, il me frap

pa de son bâton. Furieux, je mêlançai sur eux et les tuai. Se pourrait-il que Laïos fût leur maître ? » « Le survivant parlait de voleurs », dit Jocaste. « Laïos a été tué par des brigands et non par son propre fils – ce pauvre innocent qui mourut sur la montagne. » Tandis qu'ils parlaient, un fait nouveau sembla donner encore une preuve qu'Apollon pouvait parfois mentir. Un messenger venu de Corinthe annonça à Oedipe la mort de Polybe. « O oracle du dieu ! » s'écria Jocaste. « Où es-tu maintenant ? L'homme est mort et non de la main de son fils. » Le messenger sourit d'un air entendu. « Est-ce la crainte de tuer ton père qui t'a chassé de Corinthe ? » demanda-t-il. « O Roi, tu étais dans l'erreur. Tu n'avais aucune raison de t'effrayer – car tu n'étais pas le fils de Polybe. Il t'a élevé comme tel mais il t'a reçu de mes mains. » « Et d'où me tenais-tu ? Interrogea Oedipe. « Qui étaient mon père et ma mère ? » « Je ne sais rien d'eux », dit le messenger. « Un berger nomade t'a remis à moi – un serviteur de Laïos. »

Jocaste blêmit ; son visage exprima l'horreur. « À quoi bon perdre son temps à écouter celui-là ? » s'exclama-t-elle. « Rien de ce qu'il ne dit ne peut avoir d'importance. » Elle parlait vite mais avec défi. Oedipe ne pouvait pas la comprendre. « Ma naissance n'a pas d'importance ? » demanda-t-il. « Pour l'amour du ciel, ne cherche pas plus loin » supplia-t-elle. « Mon infortune est assez grande. Elle s'interrompit et rentra en courant dans le palais. A cet instant, un vieil homme apparut. Lui et le messenger se toisèrent avec curiosité. « C'est bien lui, O Roi » cria le messenger. « C'est le berger qui t'a donné à moi » « Et toi », dit Oedipe, « le reconnais-tu comme il te reconnaît ? » Le vieil homme ne répondit pas, mais le messenger insista. « Tu dois te souvenir cependant. Un jour, tu m'as apporté un petit enfant que tu avais trouvé – et le Roi, ici, est cet enfant. » « Maudit sois-tu » répondit l'autre. « Retiens ta langue. » « Quoi ! » s'exclama Oedipe irrité. « Tu conspirais avec celui-là pour me cacher ce que je désire apprendre ? Sois assuré qu'il existe des moyens de te faire parler. » Le vieil homme gémit. « Oh, ne me fait pas de mal. Je lui ai bien donné l'enfant, mais ne m'en demande pas davantage, maître, pour l'amour du dieu. » « S'il me faut une seconde

fois t'ordonner de me dire où tu l'as trouvé, tu es perdu », dit Oedipe. « Pose la question à ton épouse », cria le vieil homme. « Elle te le dira mieux que moi. » « Elle m'aurait donné à toi. » demanda Oedipe. « Oui, oh oui, » geignit l'autre. « Je devais tuer l'enfant. Il y avait une prophétie... » « Une prophétie ! » répéta Oedipe. « Qu'il tuerait son père ? » « Oui », murmura le vieil homme. Un cri d'agonie échappa du Roi. Il comprenait enfin. « Tout était vrai ! Pour moi, le jour va maintenant se changer en nuit. Je suis maudit. » Il avait tué son père, épousé la femme de son père, sa propre mère. Pour lui, pour elle, pour leurs enfants, nul recours n'existait. Tous étaient maudits. Oedipe parcourut le palais, à la recherche de cette épouse qui était aussi sa mère. Il la trouva dans sa chambre. Quand la vérité lui était apparue, elle s'était donné la mort. Debout près d'elle, lui aussi tourna sa main contre lui-même, mais non pour mettre fin à sa vie. Il troqua la lumière contre l'ombre. Il se creva les yeux. Le monde obscur de la cécité était un refuge, mieux valait y vivre que contempler avec des yeux remplis de honte le monde ancien, autrefois si lumineux... »

Parce que du jour de la naissance
et pour toujours,
il est question de la mort de la
Mère.
La mort et la vie s'offrent
une ultime danse.
J'ai inconsciemment tué la femme,
le jour où Ève est devenue mère.
Ensuite je l'ai tuée
à maintes reprises
Pour rechercher la femme qui,
quant à elle : se voit en moi.

Souvenir sur papier glacé

Cette expérience de l'étrange est ré-apparue
très souvent au fil du temps.

Mais un voile très léger posé sur ces sensations
ne me permettait pas d'y accéder volontairement,
j'étais alors encore très engourdie
par ces tempêtes qui me soulevaient.

Aujourd'hui, je les maîtrise mieux
car je sais enfin mettre des mots dessus...

Mais qui sait quand l'angoisse reprend.
C'est une expérience qui nous dépasse.

Elle prend racine dans une zone
très reculée de l'esprit,
dans l'inconscient...

*Lorsque j'étais enfant, ma mère, n'ayant eu qu'une petite fille
m'emménait souvent faire les magasins, elle m'entraînait avec
elle dans ces grands gouffres béants de beauté scintillante.*

*Fascinant pour une petite fille de mon âge. Chacune de nous y
prenait un plaisir considérable, ma mère, m'habillant comme
une poupée, projetait sur moi ses plus profonds fantasmes.*

*Quant à moi je ne bronchais point, me laissant faire, discipli-
née et belle comme un cœur, rendant fière ma mère qui me le
renvoyait avec un sourire épanoui.*

*Ces journées passaient sous les halogènes, lustres, néons ou
leds, passant de magasins en magasins, cela nous remplissait
toutes les deux d'une ivresse joyeuse, si bien que consommer
n'était pas le problème à l'époque.*

*L'année de mes 13 ans, lorsque cette mascarade commença
doucement à prendre le virage ultime de sa fin annoncée, je
n'allais plus aussi gaiement dans ces lieux, cette scène tour-
nant en boucle comme un disque rayé ; de ma mère et moi
figés dans l'instant, avait perdu de son éclat, nous n'avions
plus les mêmes avis, les mêmes envies, les magasins ne me
fascinaient plus autant que lorsque je faisais 1m de moins.
J'avais grandi, l'enchantement prenait donc fin emportant
avec lui la joie et l'ivresse dans un souvenir lointain... sur le-
quel d'ailleurs je ne me retournerai même pas.*

*Les joies des dentelles, de la foule faussement heureuse ainsi
que les parades et essayages de dernière minute m'étaient pas-
sées, mais je captais d'autres sensations...*

C'est une expérience étrange qui m'a fait renouer avec le monde du magasin, cette rencontre a ouvert une porte, un autre champ des possibles, quelque chose de plus fantastique...

... Depuis bien longtemps je n'avais plus ressenti un sentiment aussi étrange. Ce jour là, ma mère s'était éloignée, oui... car depuis bien longtemps nous ne choisissons plus ensemble, mais au contraire chacune de notre côté, les vêtements que nous allions essayer, si l'envie allait jusque là...

Seule dans cette allée de jupes, je cherchais sans grande conviction une nouvelle pièce de plus à ajouter aux miles autres pièces banales de mon placard. Étant fille unique, je possédais ce dont je n'avais pas besoin et désirai sans cesse et ce jusqu'à ce que le bien soit acquis. Telle était ma vie, jamais bousculée, jamais reprise à l'ordre, jamais remise en question. Un corps lisse, une âme pure, une vie calme dans un monde qui me dépassait encore à ce moment.

Mais ce jour là, dans cette allée, je ne me sentais pas seule. Quelque chose ou bien quelqu'un se lovait derrière moi sans que je puisse l'appréhender.. Me retourner tout de suite aurait rompu le charme de l'intensité étrange de ce moment. Je levai les yeux des tringles de vêtements et scrutait l'emplacement de ma mère dans le magasin, trop loin pour lui témoigner mon malaise, ce moment fut saisissant, l'angoisse me tenait le cœur... Cette présence dans l'angle mort me faisait croire qu'elle m'oppressait au sein même de ma zone vitale de confort.

Moi qui, si familière dans ces magasins, entrevoyait à présent une brèche dans ma stabilité, dans ma tranquillité de l'esprit.

À ce moment précis, les pôles se sont inversés, une curiosité sortit des bas-fonds et me prit au cœur. Sans me retourner, je me déplaçai de manière linéaire et de façon à mieux entrevoir cette forme. Toujours seule dans cette étape, celle-ci fut décisive, dans ma conscience naquirent alors des choses inquiétantes... cette forme, que je captais enfin, était un corps.

Ce corps semblait inanimé, mais transperçait le réel avec violence. Prise à la gorge, il fallait éclaircir le mystère et percer le secret de sa présence près de moi...

Je me retournai et fus saisie d'un spasme nerveux lorsque presque déçue je découvris ce mannequin de vitrine, assis, les jambes croisés avec un bras posé dessus, supportant son visage qui semblait lourd...

Un mannequin, j'avais été surprise par un mannequin. Une coquille vide, inanimée et inoffensive venait de me faire basculer dans une autre vérité...de celle que l'on ne soupçonne pas...

Ce mannequin avait ouvert une porte en moi, celle d'une autre dimension...

HORIZON DU DÉSASTRE

Car de quoi est composée la vitrine si intrigante ? De mannequins... (7)

Il est clair qu'une expérience de ce genre aboutit à une réflexion sur l'ambiguïté qu'il peut y avoir entre les corps. Corps humains et corps objets, l'inquiétante étrangeté réside dans les formes les plus incontrôlables...cet état constant de calme factice et de confort artificiel se trouve balayé par ces émotions plus fortes qui nous gouvernent. Se sentir bizarre face à un corps proche du nôtre mais vide de vie, me pousse à chercher plus loin...

Le symbole du mannequin de vitrine représente pour moi une césure dans l'accomplissement personnel, il incarne notre soi, corps si proche de notre réalité, qu'il en devient gênant. Ne tendons nous pas nous même finalement à ressembler à ces miroirs de nous grandeur nature. Piégés dans la ressemblance, les corps se mélangent et laissent place à un sentiment perplexe sur notre « Nous » en devenir... (8)

Ce mannequin, aux formes si parfaites bien que standards, témoigne de plus d'humanité que certains êtres humains...

Mon « horizon du désastre » se façonne ici, dans cet état ambigu, à la lisière entre réel et artifice, nous sommes poussés constamment à la consommation, des autres et de soi, poussée à l'excès.

Il est question d'aliénation. Complètement soumis à l'asservissement des désirs, certains se laissent convaincre et renoncent à leur humanité. Le bonheur étant dans la satisfaction, beaucoup se sont laissés séduire par cette beauté canonique parfaite. La recherche du bonheur passe par notre corps ; laissant alors place à des corps plastifiés, charcutés et complètement transformés. Ceux-là ont dépassé notre pouvoir de rationalité.

Les hommes sont devenus aussi vides que des mannequins, lorsqu'à l'inverse ces mannequins ont pris vie... Tout ces symboles se sont vu offrir un domaine, un champ des possibles, un endroit où exister et grouiller, dans le rêve comme dans les contes et dans les films...

7. « *Mannequins d'artistes, mannequins fétiches* », Jane Munro, Éditions Bourdelle, 2015; Catalogue d'exposition au musée Bourdelle retraçant toute l'histoire du mannequin, que ce soit pour l'artiste dans son atelier de création au mannequin plus standard propre à notre société, ce catalogue explique et montre comment le modèle ; la figure du mannequin traverse l'Histoire de l'Art, et fait part de son évolution permanente en terme de représentation.

Les Vitrines, « *Mannequins* », Photographies Eugène Atget, 1925; « *Mannequins* », Photographies Valérie Belin, 2003; « *Performance VB35...* », Vanessa Beecroft, 2016; 8. « *Le venin de la peur* », Lucio Fulci, 1971; « *Les prédateurs* », Tony Scott, 1983; « *La mort vous va si bien* », Robert Zemeckis, 1992; « *Mulholland Drive* », David Lynch, 2001;

Souvenir sur papier glacé

Dans cette exploration vive de la maison, de nombreuses découvertes furent faites, repoussant encore plus les limites de mon imaginaire, certaines choses, objets ou babioles suscitées plus ma curiosité que d'autres...

Cette histoire représente symboliquement les débuts, car c'est ici le commencement du comble de l'horreur et de mon appréciation pour celle-ci.

Ce souvenir que j'ai en commun avec un ami, lorsque que nous ne nous connaissions pas encore, me laisse transi face à la recherche d'une explication quelconque. L'étrange se présente à nous sans crier gare et tente de percer notre épaisse surface de méfiance et de tranquillité d'esprit.

Dans mon enfance, j'avais pour ordre d'aller me coucher après le journal télévisé, je ne voyais donc jamais cette fameuse deuxième partie du programme nocturne, si interdite aux enfants.. Mais ma curiosité, un soir me poussa hors de mon lit, me fit descendre quelques marches, à la limite où mes parents ne pouvaient me voir. Moi, je voyais tout, du haut de l'escalier. Les chaînes télévisées auxquelles mes parents étaient attachés passaient en boucle des affaires de crimes non élucidés, de disparitions étranges et lugubres d'enfants et des séries-téles très affectées par la mort, d'enquêtes policières dont mes parents se délectaient si mal sainement, et qui, ainsi grignotaient dans leur inconscient la part de calme et paisible impression de « jours heureux »...

Un jour, une tête tomba et ce fut abominable, mais l'excitation tenait le dégoût loin de ma sensibilité et l'envie d'en voir plus suscitée à l'extrême, m'empêcha de fermer les yeux...

Ce jour là, je découvris le film d'horreur... Bien loin de m'imaginer encore ce que cela avait d'important pour moi, je demeurais encore bien naïve. En quête de réponse, je parcourus la bibliothèque privée de mon père... Des films, tous, les uns à côté des autres, empaquetés sur les étagères, sans respirer, étouffant de poussière attendaient leur libération. Aucun ne me fit ressentir cette sensation curieuse de l'interdit, jusqu'à ce que je tombe enfin sur la boîte d'une cassette fortement attirante à l'oeil, composée intégralement de noir, seule une écriture encadrait le tout, une écriture rouge sang qui me fit frissonner. Comme si la cassette m'avait piquée à vif, elle demeurait là, existante sous mes yeux depuis si longtemps...

Les lettres couleurs sanguines me renvoyaient au visage toute l'expression des calligrammes inscrits sur le dos de la boîte « DRACULA ». Je lisais ce mot sans en connaître l'origine...

Ce jour là, je découvrais Dracula. (9)

Depuis cet instant je découvre chaque film avec l'intérêt particulier d'y rencontrer la même excitation intranquille, ce genre témoin d'un monde plus réel que jamais...

9. « Dracula », Francis Ford Coppola, 1992; Le montage, l'éclairage, l'intrigue, le vampire, la morale, le sang, la chair, la vie, la mort...

AU COMBLE DE L'HORREUR

C'est ici que l'horreur et le monstrueux peuvent enfin être. (10)
Tirer la révérence aux fantômes les plus sordides.

Tout ce qui avait jusqu'alors été dissimulé peut enfin voir le jour, accepter la mort,
l'horreur de celle-ci, accepter la violence de cet état de Nature.
L'exorciser ou la cristalliser en des formes symboliques,
dressant un parallèle sanglant entre cette Culture et notre Nature humaine,
il faut dans l'acceptation, tenter de déjouer les faiblesses de l'esprit...
Ne plus cacher, sous des frivolités le masque de la vérité.

L'homme dans son aversion pour l'étrangement inconfortable, occulte, refoule la vérité cachée,
surtout en Occident où la notion de mort est très présente dans les consciences.

C'est une industrie à part entière de la machinerie de la vie.
Il faut, durant celle-ci, organiser sa mort, anticiper ses affaires,
marchander avec le croque mort, donner un semblant de confort à cette étape ultime.
Il s'agit de rendre facile et acceptable le passage d'un état à l'autre (11)...

Cette mascarade rendue publique aménage un décor artificiel et vaniteusement figé.
Ce décor est une vitrine.

Caché derrière l'écran de nos émotions, la vérité maquillée opère une faille dans notre tranquillité
Le film d'horreur est par excellence le meilleur catalyseur de cette vision horrifique du monde...

Il entrevoit ce qu'il y a de plus mortellement réel,
le corps comme corps pourrissant et non comme corps toujours sublimé.

10. « *Le masque du démon* », Mario Bava, 1960;
« *6 femmes pour l'assassin* », Mario Bava, 1964;
« *Blow up* » Michelangelo Antonioni, 1966;
« *Loiseau au plumage de cristal* », Dario Argento, 1970;
« *Phantom of the paradise* », Brian de Palma, 1974;
« *Suspiria* », Dario Argento, 1977;

« *Blow out* », Brian De Palma, 1982, « *Pulsions* », 1981;
« *Phenomena* », Dario Argento, 1985;
« *Society* », de Brian Yuzna, 1989;
« *La maison de cire* », Jaume Collet-Serra, 2004 ;
11. « *Oh ! Les beaux jours* », pièce de Samuel Beckett,
1963 ;

THÉÂTRALISATION MORTELLE

Tous dans la mort devraient être égaux, l'emprise des couches sociales, la reconnaissance, toutes ces empreintes si fortes dans la psychologie de la Culture actuelle empêchent, dans cette conscience de notre Nature que je dépeins ici, l'égalité des hommes dans leur horizontalité ultime.

Les vendeurs de pierres tombales se mettront d'accord sur le fait :

~~La fin justifie les moyens.~~

Si j'ai dressé ce tableau de la vitrine et qu'elle est si importante pour moi ; c'est qu'elle s'est sacralisée dans la consécration d'une forme, d'une idée qui m'a traversée...

J'arpente très souvent les cimetières, comme des vitrines, des musées, à ciel ouvert, ils témoignent de la trace laissée par l'Homme sur terre. Ils sont l'oeuvre d'un passage, d'un état à un autre. Alors je vais sur leurs traces, rendre hommage à la vie, arpenter les frontières du sensible. Ce geste est très symbolique : aller visiter ses morts.

Il y a peu, j'emménageai dans les hauteurs de Caen, proche d'un très grand cimetière qui m'était encore inconnu, je décidai d'y aller. Une image frappante, qui témoigne de mes écrits aujourd'hui, s'est présentée à moi...

Des vitrines arboraient l'espace... une dizaine de vitrines éparpillées çà et là.

De différentes tailles, formes et contenus ; les autres pierres tombales ployaient face à l'édification de ces grands verres...

Face à cette suprématie, je compris très vite que ce phénomène de société allait encore plus loin que ce que j'imaginai jusqu'alors...

Se mettre sous vitrine, se protéger de tout, confortablement installés pour des siècles et des siècles.

La mort s'offre le luxe au comble de son dépouillement.

Finalement, de cette réflexion découle la perspective du corps-objet en toute chose, puisque la mort retire au corps sa matérialité, c'est aux autres de construire une nouvelle corporalité, il faut maintenant vivre au travers d'une personne, dans une mémoire ou bien dans des objets incarnant son existence sur terre, prouvant la trace de son passage, dont l'énergie vitale ; l'aura, serait imprégnée. Nous sommes au cœur même du culte que l'on nourrit par rapport à l'objet et la relation que l'on construit avec celui-ci.

Le fétichiste est devenu Fétiche ...

Quand nous rendons visite à cette pierre tombale, lorsque nous mettons des fleurs sur les tombes, lorsque nous parlons à une image ou stockons une urne chez nous, nous entretenons l'objet d'une incarnation.

Ces vitrines dans lesquelles reposent des objets, symboles de nous-mêmes, sont les réponses mêmes du constat horrifique que je me formalise.

Finalement nous entretenons surtout la vie, transposant celle-ci du mieux que l'on peut...

La **Date Limite** de notre Consommation s'achève sombrement dans les dédales de ces installations de marbre.

Bien qu'une projection de notre image se fasse, cette relation interdépendante existant sur les objets du temps de notre vie, continue d'exercer sa force dans la mort...

Lorsque la concession s'expire, l'horreur du néant assomme l'adversité et bouscule l'ordre des choses...

Souvenir sur papier glacé

Je me souviens de cette grande maison où j'habitais dans ma petite enfance, lorsque je vivais encore en Lorraine...

Cette maison comportait une cave, un rez-de-chaussée et 3 étages, le dernier était le grenier ; c'était une petite pièce accessible du même étage que la salle de billard de mon père, au troisième étage, mais elle était rehaussée par quelques marches menant à une trappe dans le plafond qui faisait place nette.

De ce que je me souviens, ces marches semblaient ne mener nulle part, des escaliers amenaient au plafond, bien étrange... Bien sûr, étant très petite, cet étage ne m'était pas réservé, mais je le guettais de près, du mien, juste en dessous, j'observais... Cet escalier en colimaçon représentait la partie centrale de cette grande maison de maître et l'interdit commençait à mon étage, face à la porte de ma chambre. Ces marches si attirantes me lançaient des regards furtifs, m'invitaient souvent à braver l'interdit. Plus je grandissais et plus j'avais conscience qu'un jour la fameuse heure arriverait enfin, où je ne me ferais plus gronder pour avoir voulu braver l'inconnu. J'avais depuis très longtemps remarqué que notre chat, Burdy, scrutait ces marches tout autant que moi. D'aussi longtemps que je me souviens, Burdy existait déjà, lorsque je vins au monde ; cette maison lui était très familière...

Mais comment expliquer quelque chose que l'on ne connaît pas et que l'on a depuis si longtemps sous les yeux, sans le savoir... Je pourrais juste vous dire que Burdy, tout comme moi ne montait jamais plus haut que les trois marches de l'escalier qui menaient à ce fameux étage...

Et pourtant, c'est bien après que Burdy eut fini sa vie, bien après que nous ayons quitté la Lorraine pour venir en Normandie que je sus la partie de l'histoire complètement occultée par mes parents. Burdy, mis en boîte et mis sous terre, emportait avec lui un fragment de la vérité ; du haut de ces trois marches, il avait su, lorsqu'il scrutait les hauteurs, pourquoi il ne monterait jamais plus haut... Il y avait vu quelque chose que je ne savais pas, ni même ne pouvais voir.

J'appris, 10 ans après cette période, qu'une personne s'était suicidée au troisième étage de la maison...

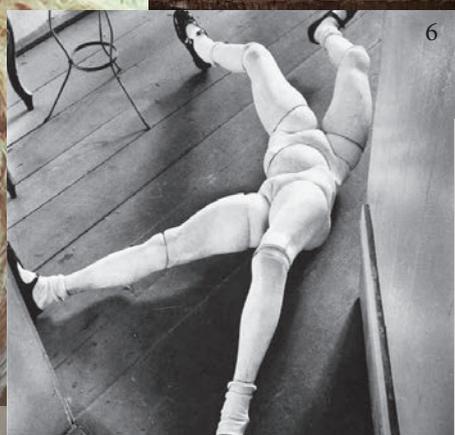
MYTHES PARADE FAUX-SEMBLANT
HORIZON DU DÉSASTRE
DÉFORMATION VIOLENCE AVERSION VIE
INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ RAPPORT DE
FORCE MÉTAMORPHOSE CULTE MASQUE
FÉTICHISME GENRE MONSTRUEUX
DOMINATION ESTHÉTISME TENSION
SYMBOLISTE TORSION
IMAGERIE GIALLO
PERSONNIFICATION
CIMETIÈRE DE LA MORALE
PASSIONS
ARTIFICE VOYEURISME
MANNEQUIN DÉCORS SYNTHÉTIQUE
OBSESSION THÉÂTRALISATION
CODIFICATION MORTEL
NATURE RÊVE RÉEL INCONSCIENT
CONTES CINÉMA
ÉLOGE FUNÈBRE HORREUR
VIVANT/ANIMÉ VANITÉS SENSIBLE
RELIGION ILLUSION ALIÉNATION
ATTRIBUT CHARNEL
CORPS-OBJETS INTERSTICE
MANIÉRISME FANTASME GORIE
ANTI-CONFORMISME EXCÈS RELIGION
CANON DE BEAUTÉ SYMBOLES IMAGE
OBJET MÉDIAS INDUSTRIALISATION
ÉROTISME RÉVOLUTION PATRIARCAT
MANIPULATION ARTS POSSÉDER
MATÉRIALITÉ VIE PRIVÉE/PUBLIQUE

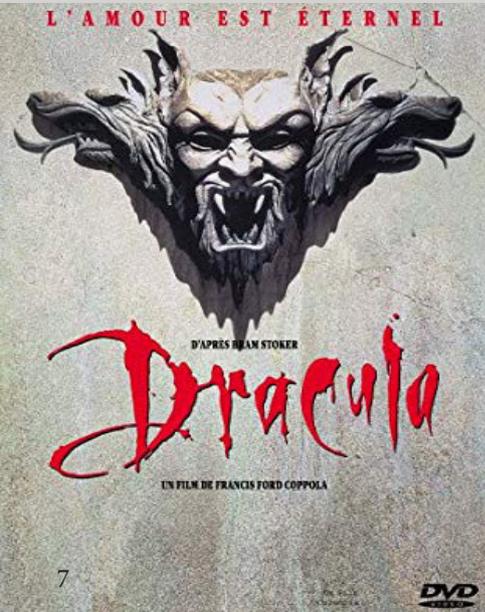
« Il y a un art de déguiser les choses qui produit les grandes passions* : on couvre une partie de l'objet d'une ombre légère, qui en laisse entrevoir assez pour nous prévenir en sa faveur, et qui en cache assez pour donner, libre cours à l'imagination. Deux choses contribuent ici à accélérer le mouvement des esprits et à donner plus de vie à la passion ; la première c'est l'incertitude, compagne inséparable de l'obscurité, la seconde, l'effort de l'imagination, qui tend à compléter une idée qui n'est qu'ébauchée. »
(12)

* Passion du latin : *Passio* signifie souffrance

12. « *Réflexions sur les passions* », volume 2/3 tiré du « *Traité de la nature humaine* » (1739-40) de David Hume, Édition Le livre de poche, 1990;

1. « *Mannequins* », Valérie Belin, 2003 ;
2. « *The Feathered Prison Fan* », Rebecca Horn, 1978 ;
3. « *Nud 24* », Sarah Lucas, 2010 ;
4. « *House of Vetti II* », Robert Morris, 1983;
5. « *Visage de Mae West* », création 3D, Salvador Dali, 1934;
6. « *La poupée* », Hans Bellmer, 1937 ;
7. « *Ever is over all* », Pipilotti Rist, 1997 ;
8. « *Study in form with Jimmy Choos and Concrete* »,





1. « *Le baiser* », Joël-Peter Witkin, 1982 ;
2. « *Untilted Film Still #250* », Cindy Sherman, 1992 ;
3. « *Talking Head* », Tony Oursler, 1990 ;
4. « *Savoureux de toi* », Philippe Mayaux, 2006;
5. « *Costume* », Leigh Bowery, 1982 ;
6. « *Vanitas : Robe de chair pour albinos anoréxique* », Jana Sterbac, 1987;
7. « *Dracula* », Francis Ford Coppola, 2015 ;
8. « *Vb47.364.dr, portfolio II* », Vanessa Beecroft, 2001 ;
9. « *Svayambhu* », Anish Kapoor, 2007 ;
10. « *Misfit* », Thomas Grünfeld, 1998 ;
11. « *La reine d'Angleterre* », Delphine Pouillé, 2010 ;

«Contes nocturnes»,

Hoffman,

(écrit en 1816-1817)

Éditions Gallimard, 2012,

Pages 49-93.

« Chapitre Premier.

Nathanaël à Lothaire.

Sans doute, vous êtes tous remplis d'inquiétude, car il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Ma mère se fâche, Clara pense que je vis ici dans un tourbillon de joies, et que j'ai oublié entièrement la douce image d'ange si profondément gravée dans mon cœur et dans mon âme. Mais il n'en est pas ainsi ; chaque jour, à chaque heure du jour, je songe à vous tous, et à la charmante figure de ma Clara passe et repasse sans cesse dans mes rêves ; ses yeux transparents me jettent de doux regards, et sa bouche me sourit comme jadis lorsque j'arrivai auprès de vous. Hélas ! Comment eussé-je pu vous écrire dans la violente disposition d'esprit qui a jusqu'à présent troublé toutes mes pensées ? Quelque chose d'épouvantable a pénétré dans ma vie ! Les sombres pressentiments d'un avenir cruel et menaçant s'étendent sur moi , comme des nuages noirs, impénétrables aux joyeux rayon de soleil. Faut-il donc que je te dise ce qui m'arriva ? Il le faut, je le vois bien ; mais rien qu'en y songeant, j'entends autour de moi comme des rires moqueurs. Ah ! Mon bien aimé Lothaire ! Comment te ferai-je comprendre un peu seulement ce qui m'arriva, il y a peu de jours, est de nature à troubler ma vie d'une façon terrible ? Si tu étais ici, tu pourrais voir par tes yeux ; mais maintenant tu me tiens certainement pour un visionnaire absurde ! Bref, l'horrible vision que j'ai eue, et dont je cherche vainement à éviter l'influence mortelle, consiste simplement, en ce qu'il y a peu de jours, à savoir le 30 octobre à midi, un marchand de baromètres entra dans ma chambre, et m'offrit ses instruments. Je n'achetai rien, et je le menaçai de le précipiter du haut de l'escalier, mais il s'en éloigna aussitôt.

Tu soupçonnes que des circonstances toutes particulières, et qui ont fortement marqué dans ma vie, donnent de l'importance à ce petit événement. Cela est en effet. Je rassemble toutes mes forces pour te raconter avec calme et patience quelques aventures de mon enfance, qui éclaireront toutes ces choses à ton esprit. Au moment de commencer, je te vois rire, et j'entends Clara qui dit : - Ce sont de véritables enfantillages ! - Riez, je vous en prie, riez-vous de moi du fond de votre cœur, je vous en supplie ! - Mais, Dieu du ciel !...mes cheveux se hérissent, et il me semble que je vous conjure de vous moquer de moi, dans le délire du désespoir, comme Franz Moor conjurait Daniel. Allons, maintenant, au fait.

Hors les heures des repas, moi, mes frères et mes sœurs, nous voyions peu notre père. Il était occupé du service de sa charge. Après le souper, que l'on servait à sept heures, conformément aux anciennes mœurs, nous nous rendions tous, notre mère avec nous,

dans la chambre de travail de mon père et, nous prenions place autour d'une table ronde. Mon père fumait, et buvait de temps en temps un grand verre de bière. Souvent il nous racontait des histoires merveilleuses, et ses récits l'échauffaient tellement qu'il laissait éteindre sa longue pipe ; j'avais l'office de la rallumer, et j'éprouvais une grande joie à le faire. Souvent aussi, il nous mettait des livres d'images dans les mains, et restait silencieux et immobile dans son fauteuil, chassant devant lui d'épais nuages de fumée qui nous enveloppaient tous comme des brouillards. Dans ces soirées-là, ma mère était fort triste, et à peine entendait-elle sonner neuf heures, qu'elle s'écriait : « Allons, enfants ! Au lit...L'homme au sable va venir. Je l'entends déjà. » En effet, chaque fois, on entendait des pas pesants retentir sur les marches ; ce devait être l'Homme au sable. Une fois entre autres, ce bruit me causa plus d'effroi que d'ordinaire ; je disais à ma mère qui nous emmenait : Ah ! Maman, qui donc est ce méchant Homme au sable qui nous chasse toujours ? - Comment est-il ?

- Il n'y a pas d'Homme au sable, me répondit ma mère. Quand je dis l'Homme au sable vient, cela signifie seulement que vous avez besoin de dormir, et que vos paupières se ferment involontairement, comme si l'on vous avait jeté du sable dans les yeux.

La réponse de ma mère ne me satisfait pas, et dans mon imagination enfantine, je devinai que ma mère ne me niait l'existence de l'Homme au sable que pour ne pas nous effrayer. Mais je l'entendais toujours monter les marches. Plein de curiosité, impatient de m'assurer de l'existence de cet homme, je demandai enfin à la vieille servante qui avait soin de ma plus jeune sœur, quel était ce personnage.

- Eh ! Mon petit Nathanaël, me répondit-elle, ne sais-tu pas cela ? C'est un méchant homme qui vient trouver les enfants lorsqu'ils ne veulent pas aller au lit, et qui leur jette une poignée de sable dans les yeux, à faire pleurer du sang. Ensuite, il les plonge dans un sac et les porte dans la pleine lune pour amuser ses petits enfants qui ont des becs tordus comme les chauves-souris, et qui leur piquent les yeux à les faire mourir.

Dès lors l'image de l'Homme au sable se grava dans mon esprit d'une façon horrible ; et le soir, dès que les marches retentissaient du bruit de ses pas, je tremblais d'anxiété et d'effroi ; ma mère ne pouvait alors m'arracher que ces paroles étouffées par mes larmes : l'Homme au sable ! l'Homme au sable ! Je me sauvais aussitôt dans une chambre, et cette terrible apparition me tourmentait durant toute la nuit. - j'étais déjà assez avancé en âge pour savoir que l'anecdote de la vieille servante n'était pas fort exacte, cependant l'Homme au sable restait pour moi un spectre menaçant. J'étais à peine maître de moi, lorsque je l'entendait monter pour se rendre dans le cabinet de mon père. Quelquefois son absence durait longtemps ; puis ses visites devenaient plus fréquentes, cela dura deux années. Je ne pouvais m'habituer à cette apparition étrange, et la sombre figure de cet homme inconnu ne pâlisait pas dans ma pensée. Ses rapports avec mon père occupaient de plus en plus mon esprit, et l'envie de le voir augmentait en moi avec les ans. L'Homme au sable m'avait introduit dans le champ du merveilleux, où l'esprit des enfants se glisse si facilement. Rien ne me plaisait plus que les histoires épouvantables des génies, des démons et des sorcières ; mais pour moi, dans toutes ces aventures, au milieu des apparitions les plus effrayantes de l'Homme au sable, que je dessinais, à l'aide de la craie et du charbon, sur les tables, sur les armoires, sur les murs, partout enfin, et toujours sous les formes les plus repoussantes. Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, ma mère m'assigna une petite chambre pour moi seul. Elle était

peu éloignée de la chambre de mon père. Chaque fois qu'au moment de neuf heures, l'inconnu se faisait entendre, il fallait encore nous retirer. De ma chambrette je l'entendais entrer dans le cabinet de mon père, et, bientôt après, il me semblait qu'une vapeur odorante et singulière se répandait dans la maison. La curiosité m'excitait de plus en plus à connaître cet Homme au sable. J'ouvris ma porte et je me glissai de ma chambre, dans les corridors; mais je ne pouvais rien entendre, car l'étranger avait déjà refermé la porte. Enfin, poussé par un désir irrésistible, je résolus de me cacher dans la chambre même de mon père pour attendre l'Homme au sable.

À la taciturnité de mon père, à la tristesse de ma mère, je reconnus un soir que l'Homme au sable devait venir. Je prétextais une fatigue extrême, et, quittant la chambre avant neuf heures, j'allais me cacher dans une petite niche pratiquées derrière la porte. La porte craqua sur ses gonds, et des pas lents, tardifs et menaçants, retentirent depuis le vestibule jusqu'aux marches. Ma mère et tous les enfants se levèrent et passèrent devant moi. J'ouvris doucement, bien doucement, la porte de la chambre de mon père. Il était assis comme d'ordinaire, en silence et le dos tourné vers l'entrée. Il ne m'aperçut pas ; je me glissai légèrement derrière lui, et j'allais me cacher sous le rideau qui voilait une armoire où se trouvait appendus ses habits. Les pas approchaient de plus en plus, l'homme toussait, soufflait et murmurait singulièrement. Le cœur me battait d'attente et d'effroi. - Tout près de la porte, un pas sonore, un coup violent sur le bouton, les gonds tournent avec bruit ! J'avance malgré moi la tête avec précaution, l'Homme au sable est au milieu de la chambre, devant mon père, la lueur des flambeaux éclaire son visage ! - l'Homme au sable, le terrible Homme au sable, est le vieil avocat Coppelius qui vient quelquefois prendre place à notre table !

Mais la plus horrible figure ne m'eût pas causé plus d'épouvante que celle de ce Coppelius. Représente-toi un homme aux larges épaules, surmontées d'une grosse tête informe, au visage terne, des sourcils gris et touffus sous lesquels étincellent deux yeux verts arrondis comme ceux des chats, et un nez gigantesque qui s'abaisse brusquement sur ses lèvres épaisses. Sa bouche se contourne encore davantage pour former un sourire ; deux tâches livides s'étendent sur ses joues, et des accents à la fois sourds et siffleurs s'échappent d'entre ses dents irrégulières. Coppelius se montrait toujours avec un habit couleur de cendre, coupé à la vieille mode, une veste et des culottes semblables ; des bas noirs et des souliers à boucles de strass, complétaient cet ajustement. Sa petite perruque, qui couvrait à peine son cou, se terminait en deux boucles à boudin que supportaient ses grandes oreilles d'un rouge vif, et allait se perdre dans une large bourse noire qui, s'agitant çà et là sur son dos, laissait apercevoir la boucle d'argent qui retenait sa cravate. Toute cette figure composait un ensemble affreux et repoussant ; mais ce qui nous choquait tout particulièrement en lui, nous autres enfants, c'étaient ses grosses mains velues et osseuses ; et dès qu'il les portait sur quelque objet, nous n'avions garde d'y toucher. Il avait remarqué ce dégoût, et il se faisait un plaisir de toucher les gâteaux ou les fruits que notre bonne mère plaçait sur nos assiettes. Il jouissait alors singulièrement en voyant nos yeux se remplir de larmes, et il se délectait de la privation que nous imposait notre dégoût pour sa personne. Il en agissait ainsi aux jours de fête, lorsque notre père nous versait un verre de bon vin. Il étendait la main, saisissait le verre qu'il portait à ses lèvres livides, et riait de notre désespoir et des nos injures. Il avait coutume de nous nommer les petits animaux ; en sa présence, il ne nous était pas permis de prononcer une parole, et nous maudissions de toute

notre âme ce personnage hideux et ennemi, qui empoisonnait jusqu'à la moindre de nos joies. Ma mère semblait haïr aussi cordialement que nous le repoussant Coppélius ; car dès qu'il paraissait, sa douce gaieté et ses manières pleines d'abandon s'éffaçaient pour faire place à une sombre gravité. Notre père se comportait envers lui comme si Coppélius eût été d'un ordre supérieur, dont on doit souffrir les écarts, et qu'il faut se garder d'irriter : on ne manquait jamais de lui offrir ses mets favoris, et de déboucher en son honneur quelques flacons de réserve.

En voyant ce Coppélius, il se révéla à moi que nul autre que lui ne pouvait être l'Homme au sable ; mais l'Homme au sable n'était plus à ma pensée cet ogre du conte de la nourrice, qui enlève les enfants pour les porter dans la lune à sa progéniture à bec de hibou. Non ! - C'était plutôt une odieuse et fantasque créature, qui partout où elle paraissait, portait le chagrin, le tourment et le besoin, et qui causait un mal réel, un mal durable.

J'étais comme ensorcelé, ma tête restait tendue entre les rideaux, au risque d'être découvert et cruellement puni. Mon père reçut solennellement Coppélius. - Allons, à l'ouvrage ! S'écria celui-ci d'une voix sourde, en se débarrassant de son habit. Mon père, d'un air sombre, quitta sa robe de chambre, et ils se vêtirent tout les deux de longues robes noires. Je n'avais pas remarqué le lieu où ils les avaient tirées. Mon père ouvrit la porte d'une armoire, et je vis qu'elle cachait une niche profonde où se trouvait un fourneau. Coppélius s'approcha, et du foyer s'éleva une flamme bleue. Une foule d'ustensiles bizarres apparut à cette clarté. Mais mon Dieu ! Quelle étrange métamorphose s'était opérée dans les traits de mon vieux père ! - Une douleur violente et mal contenue semblait avoir changé l'expression honnête et loyale de sa physionomie, qui avait pris une contraction satanique. Il ressemblait à Coppélius ! Celui-ci brandissait des pinces incandescentes, et attisait les charbons ardents du foyer. Je croyais apercevoir tout autour de lui des figures humaines, mais sans yeux. Des cavités noires, profondes et souillées en tenaient la place.

- Des yeux ! Des yeux ! S'écriait Coppélius, d'une voix sourde et menaçante.

Je tressaillis, et je tombai sur le parquet, violemment terrassé par une horreur puissante. Coppélius me saisit alors. - Un petit animal ! Un petit animal ! Dit-il en grinçant affreusement les dents. A ces mots, il me jeta sur le fourneau dont la flamme brûlait déjà mes cheveux.

- Maintenant, s'écria-t-il, nous avons des yeux - des yeux -, une belle paire d'yeux d'enfant ! Et il prit des ses mains dans le foyer une poignée de charbons en feu qu'il se disposait à me jeter au visage, lorsque mon père lui cria, les mains jointes : Maître ! Maître ! Laisse les yeux à mon Nathanaël.

Coppélius se mit à rire d'une façon bruyante.

- Que l'enfant garde donc ses yeux, et qu'il fasse son pensum dans le monde ; mais puisque le voilà, il faut que nous observions bien attentivement le mécanisme des pieds et des mains.

Ses doigts s'appesantirent alors si lourdement sur moi, que toutes les jointures de mes membres en craquèrent, et il me fit tourner les mains puis les pieds, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

- Cela ne joue pas bien partout ! Cela était bien comme cela était ! Le vieux de là-haut a parfaitement compris cela !

Ainsi murmurait Coppélius en me retournant ; mais bientôt tout devint sombre et confus autour de moi ; une douleur nerveuse agita tout mon être ; je ne sentis plus rien. Une vapeur douce et chaude se répandit sur mon visage ; je me réveillai comme du sommeil de la

mort ; ma mère était penchée sur moi.

- L'Homme au sable est-il encore là ? Demandai-je en balbutiant.

- Non, mon cher enfant, il est bien loin, il est parti depuis longtemps, il ne te fera pas de mal !

Ainsi parla ma mère, et elle me baisa, et elle serra contre son cœur l'enfant chéri qui lui était rendu.

Pourquoi te fatiguerais-je plus longtemps de ces récits, mon cher Lothaire ?

Je fus découvert et cruellement maltraité par ce Coppélius. L'anxiété et l'effroi m'avaient causé une fièvre ardente dont je fus malade durant quelques semaines. « L'Homme au sable est encore là. » Ce fut la première parole de ma délivrance, et le signe de mon salut. Il me reste à te raconter le plus horrible instant de mon enfance ; puis tu seras convaincu qu'il n'en faut pas accuser mes yeux si tout me semble décoloré dans la vie ; car un nuage sombre s'est étendu au-devant de moi sur tout les objets, et ma mort seulement peut-être pourra le dissiper.

Coppélius ne se montra pas, le bruit courut qu'il avait quitté la ville.

Un an s'était écoulé, et selon la vieille et invariable coutume, nous étions assis un soir à la table ronde. Notre père était fort gai, et nous racontait une foule d'histoires divertissantes, qui lui étaient arrivées dans les voyages qu'il avait faits pendant sa jeunesse. A l'instant où l'horloge sonna neuf heures, nous entendîmes retentir les gonds de la porte de la maison, et des pas d'une lourdeur extrême résonner depuis le vestibule jusqu'aux marches.

- C'est Coppélius ! Dit ma mère en pâlisant.

- Oui ! C'est Coppélius, répéta mon père d'une voix entrecoupée.

Les larmes s'échappèrent des yeux de ma mère.

- Mon ami, mon ami ! S'écria-t-elle, faut-il que cela soit ?

- Pour la dernière fois, répondit celui-ci. Il vient pour la dernière fois ; je te le jure. Va, va t-en avec les enfants ! Bonne nuit !

J'étais comme pétrifié, la respiration me manquait. Me voyant immobile, ma mère me prit par le bras.

- Viens Nathanaël ! Me dit-elle.

Je me laissai entraîner dans ma chambre.

- Soit bien calme et dors. Dors ! Me dit ma mère en me quittant. Mais agité par une terreur invincible, je ne pus fermer les paupières. L'horrible, l'odieux Coppélius était devant moi. Les yeux étincelants ; il me souriait d'un air hypocrite, et je cherchais vainement à éloigner son image. Il était à peu près minuit lorsqu'un coup violent se fit entendre. C'était comme la détonation d'une arme à feu. Toute la maison fut ébranlée, et la porte se referma avec fracas.

- C'est Coppélius ! M'écriai-je hors de moi, et je m'élançai de mon lit. Des gémissements vinrent à mon oreille ; je courus à la chambre de mon

père. La porte était ouverte, une vapeur étouffante se faisait sentir, et une servante s'écriait : Ah ! Mon maître, mon maître !

Devant le fourneau allumé, sur le parquet, était étendu mon père, mort, le visage déchiré. Mes sœurs, agenouillées autour de lui, poussaient d'affreuses clameurs. Ma mère était tombée sans mouvement auprès de son mari !

- Coppélius ! Monstre infâme ! Tu as assassiné mon père ! M'écriai-je, et je perdis l'usage de mes sens.

Deux jours après, lorsqu'on plaça le corps de mon père dans le cercueil, ses traits étaient redevenus calmes et sereins, comme ils l'étaient durant sa vie. Cette vue adoucit ma douleur, je pensai que son alliance avec l'infernal Coppélius ne l'avait pas conduit à la damnation éternelle.

L'explosion avait réveillé les voisins. Cet événement fit sensation, et l'autorité, qui en eut connaissance, somma Coppélius de paraître devant elle. Mais il avait disparu de la ville, sans laisser de traces.

Quand je te dirai, mon digne ami, que ce marchand de baromètres n'était autre que ce misérable Coppélius, tu comprends l'excès d'horreur que me fit éprouver cette apparition ennemie. Il portait un autre costume ; mais les traits de Coppélius sont trop profondément empreints de mon âme pour que je puisse les méconnaître. D'ailleurs, Coppélius n'a pas même changé son nom. Il se donne ici pour un mécanicien piémontais, et se fait nommer Giuseppe Coppola.

Je suis résolu à venger la mort de mon père, quoi qu'il en arrive. Ne parle point à ma mère de cette cruelle rencontre. Salue la charmante Clara, je lui écrirai dans une disposition d'esprit plus tranquille.

Chapitre II

Clara à Nathanaël

Il est vrai que tu ne m'as pas écrit depuis longtemps, mais cependant je crois que tu me portes dans ton âme et dans tes pensées ; car tu songeais assurément à moi avec beaucoup de vivacité, lorsque, voulant envoyer ta dernière lettre à mon frère Lothaire, tu la souscrivis de mon nom. Je l'ouvris avec joie, et je ne m'aperçus de mon erreur qu'à ces mots : Ah ! Mon bien-aimé Lothaire ! - - Alors, sans doute, j'aurais dû n'en lire davantage, et remettre la lettre à mon frère. - Tu m'as quelquefois reproché en riant que j'avais un esprit si paisible et si calme que si la maison s'écroulait, j'aurais encore la constance de remettre en place un rideau dérangé, avant que de m'enfuir ; cependant je pouvais à peine respirer, et tout semblait tourbillonner devant mes yeux. - Ah ! Mon bien-aimé Nathanaël ! Je tremblais et je brûlais d'apprendre par quelles infortunes ta vie avait été traversée ! Séparation éternelle, oubli, éloignement de toi, toutes ces pensées me frappaient comme autant de coup de poignard. - Je lus et je relus ! Ta peinture du repoussant Coppélius est affreuse. J'appris pour la première fois de quelle façon cruelle était mort ton excellent père. Mon frère, que je remis en possession de ce qui lui appartenait, essaya de me calmer, mais il ne put réussir. Ce Giuseppe Coppola était sans cesse sur mes pas, et je suis presque confuse d'avouer qu'il a troublé, par d'effroyables songes, mon sommeil toujours si profond et si tranquille. Mais bientôt, dès le lendemain déjà, tout s'était présenté à ma pensée sous une autre face. Ne soit donc point fâché contre moi, mon tendrement aimé Nathanaël, si Lothaire te dit qu'en dépit de tes funestes pressentiments au sujet de Coppélius, ma sérénité n'a pas été le moins altérée.

Je te dirais sincèrement ma pensée. Toutes ces choses effrayantes que tu nous rapportes, me semblant avoir pris naissance en toi-même : le monde extérieur et réel n'y a que peu de part. Le vieux Coppélius était sans doute peu attrayant ; mais comme il haïssait les enfants, cela vous causa, à vous autres enfants, une véritable horreur pour lui.

Le terrible Homme de sable de la nourrice se rattacha tout naturellement, dans ton intelligence enfantine, au vieux Coppélius, qui, sans que tu puisses t'en rendre compte, est resté pour toi un fantôme de tes premiers ans. Ses entrevues nocturnes avec ton père n'avaient sans doute d'autre but de faire des expériences alchimiques, ce qui affligeait ta mère, car il en coûtait vraisemblablement beaucoup

d'argent ; et ces travaux, en remplissant son époux d'un espoir trompeur, devaient le détourner des soins de sa famille. Ton père a sans doute causé sa mort par sa propre imprudence, et Coppelius ne saurait en être accusé. Croirais-tu que j'ai demandé à notre vieux voisin l'apothicaire si, dans les essais chimiques, ces explosions instantanées pouvaient donner la mort ? Il m'a répondu affirmativement, en me décrivant longuement à sa manière comment la chose pouvait se faire, et en me citant un grand nombre de mots bizarres, dont je n'ai pu retenir un seul dans ma mémoire. - Maintenant tu vas te fâcher contre ta Clara. Tu diras : Il ne pénètre dans cette âme glacée nul de ces rayons mystérieux qui embrassent souvent l'homme de leurs ailes invisibles ; elle n'aperçoit que la surface bariolée du globe, et elle se réjouit comme un fol enfant à la vue des fruits dont l'écorce dorée cache un venin mortel.

Mon bien-aimé Nathanaël, ne penses-tu pas que le sentiment d'une puissance ennemie qui agit d'une manière funeste sur nôtre être, ne puisse pénétrer dans les âmes riantes et sereines ? - Pardonne, si moi, simple jeune fille, j'entreprends d'exprimer ce que j'éprouve à l'idée d'une semblable lutte. Peut-être ne trouverai-je pas les paroles propres à peindre mes sentiments, et riras-tu, non de mes pensées, mais de la gaucherie que je mettrai à les rendre.

S'il est en effet une puissance occulte qui plonge ainsi traîtreusement en notre sein ses griffes ennemies, pour nous saisir et nous entraîner dans une route dangereuse que nous n'eussions pas suivie ; s'il est une telle puissance, il faut qu'elle se plie à nos goûts et à nos convenances, car ce n'est qu'ainsi qu'elle obtiendra de nous quelque créance, et qu'elle gagnera dans notre cœur la place dont elle a besoin pour accomplir son ouvrage. Que nous ayons assez de fermeté, assez de courage pour reconnaître la route où doivent nous conduire notre vocation et nos penchants, pour la suivre d'un pas tranquille, notre ennemi intérieur périra dans les vains efforts qu'il fera pour nous faire illusion. Lothaire ajoute que la puissance ténébreuse à laquelle nous nous donnons, crée souvent en nous des images si attrayantes, que nous produisons nous-mêmes le principe dévorant qui nous consume. C'est le fantôme de notre propre nous, dont l'influence agit sur notre âme, et nous plonge dans l'enfer ou nous ravit au ciel. - Je ne comprends pas bien les dernières paroles de Lothaire, et je ressens seulement ce qu'il pense, et cependant il me semble, que tout cela est rigoureusement, vrai. Je t'en supplie, efface entièrement de ta pensée l'avocat Coppelius et le marchand de baromètres Giuseppe Coppola. Sois convaincu que ces figures étran gères n'ont aucune influence sur toi ; ta croyance en leur pouvoir peut seule les rendre puissantes. Si chaque ligne de ta lettre ne témoignait de l'exaltation profonde de ton esprit, si l'état de ton âme ne m'affligeait jusqu'au fond du cœur, en vérité, je pourrais plaisanter sur ton Homme au sable et ton avocat chimiste. Sois libre, esprit faible ! Sois libre ! - Je me suis promis de jouer auprès de toi le rôle d'ange gardien, et de bannir le hideux Coppola par un fou rire, s'il devait jamais revenir troubler tes rêves. Je ne le redoute pas le moins du monde, lui et ses vilaines mains, et je ne souffrirai pas qu'il me gâtes mes friandises, ni qu'il ne me jette du sable aux yeux.

À toujours mon bien-aimé Nathanaël.

Chapitre III

Nathanaël à Lothaire

Je suis très fâché que Clara, par une erreur que ma négligence avait causée, il est vrai, ait brisé le cachet de la lettre que je t'écrivais. Elle m'a adressé une épître remplie d'une philosophie profonde, par laquelle elle me démontre explicitement que Coppelius et Coppola n'existent que dans mon cerveau, et qu'ils sont des fantômes de mon moi qui s'évanouiront en poudre dès que je les reconnaitrai pour tels. On ne se douterait jamais que l'esprit qui scintille de ces yeux clairs et touchants, comme une aimable émanation du printemps, soit aussi intelligent et qu'il puisse raisonner d'une façon aussi méthodique ! Elle s'appuie de ton autorité. Vous avez parlé de moi ensemble ! On lui fait sans doute un cours de logique pour qu'elle voie sainement les choses et qu'elle fasse des distinctions subtiles. - Renonce à cela ! Je t'en prie.

Au reste, il est certain que le mécanicien Giuseppe Coppola n'est pas l'avocat Coppelius. J'assiste à un cours chez un professeur de physique nouvellement arrivé dans cette ville, qui est d'origine italienne et qui porte le nom du célèbre naturaliste Spalanzani. Il connaît Coppola depuis de longues années, et d'ailleurs, il est facile de reconnaître à l'accent du mécanicien qu'il est véritablement piémontais.

Coppelius était un Allemand, bien qu'il n'en eût pas le caractère. Cependant je ne suis pas entièrement tranquillisé. Tenez-moi toujours, vous deux, pour un sombre rêveur, mais je ne puis me débarrasser de l'impression que Coppelius et son affreux visage ont produite sur moi. Je suis heureux qu'il ait quitté la ville, comme me l'a dit Spalanzani. Ce professeur est un singulier personnage, un homme rond, aux pommettes saillantes, le nez pointu et les yeux perçants. Mais tu le connaîtras mieux que je ne pourrais te le peindre, en regardant le portrait de Cagliostro, gravé par Chodowiecki ; tel est Spalanzani. Dernièrement, en montant à son appartement, je m'aperçus qu'un rideau, qui est ordinairement tiré sur une porte vitrée, était un peu écarté. J'ignore moi-même comment je vins à regarder à travers la glace. Une femme de la plus riche taille, magnifiquement vêtue, était assise dans la chambre, devant une petite table sur laquelle ses deux mains jointes étaient appuyées. Elle était vis-à-vis de la porte, et je pouvais contempler ainsi sa figure ravissante. Elle sembla ne pas m'apercevoir, et en général ses yeux paraissaient fixes, je dirai même qu'ils manquaient des rayons visuels ; c'était comme si elle eût dormi les yeux ouverts. Je me trouvai mal à l'aise et je me hâtai de me glisser dans l'amphithéâtre, qui est voisin de là. Plus tard j'appris que la personne que j'avais vue était la fille de Spalanzani, nommée Olimpia, qu'il renfermait avec tant de rigueur que personne ne pouvait approcher d'elle. - Cette mesure cache quelque mystère, et Olimpia a sans doute une imperfection grave. Mais pourquoi t'écrire ces choses ? J'aurais pu te les raconter de vive voix. Sache que, dans quinze jours, je serai près de vous autres. Il faut sur jr revoie mon ange, ma Clara ; alors s'effacera l'impression qui s'est emparée de moi, je l'avoue, depuis sa triste lettre si raisonnable. C'est pourquoi je ne lui écris pas aujourd'hui.

Adieu.

Chapitre IV

On ne saurait imaginer rien de plus bizarre et de plus merveilleux que ce qui arriva à mon pauvre ami, le jeune étudiant Nathanaël, et que j'entreprends aujourd'hui de raconter. Qui n'a, un jour, senti

sa poitrine se remplir de pensées étranges ? Qui n'a éprouvé un bouillonnement intérieur qui faisait affluer son sang avec violence dans ses veines, et colorait ses joues d'un sombre incarnat ? Vos regards semblent alors chercher des images fantasques dans l'espace, et vos paroles s'exhalent en sons entrecoupés. En vain vos amis vous entourent et vous interrogent sur la cause de votre délire. On veut peindre avec leur brillantes couleurs, leurs ombres et leurs vives lumières, les figures vaporeuses que l'on aperçoit, et l'on s'efforce inutilement de trouver des paroles pour rendre sa pensée. On voudrait reproduire au premier mot tout ce que ces apparitions offrent de merveilles, de magnificences, de sombres horreurs, de gaietés inouïes, afin de frapper ses auditeurs comme par un coup électrique ; mais chaque lettre vous semble glaciale, décolorée, sans vie. On cherche et l'on cherche encore, on balbutie et l'on murmure, et les questions timides de vos amis viennent frapper, comme le souffle des vents de la nuit, votre imagination brûlante qu'elles ne tardent pas à tarir et à éteindre. Mais si, en peintre habile et hardi, on a jetés en traits rapides une esquisse de ces images intérieures, il est facile d'en ranimer peu à peu le coloris fugitif, et de transporter ses auditeurs au milieu de ce monde que notre âme a créé. Pour moi, personne, je dois l'avouer, ne m'a jamais interrogé sur l'histoire du jeune Nathanaël ; mais on sait que je suis un de ces auteurs qui, dès qu'ils se trouvent dans l'état que je viens de décrire, se figurent que ceux qui les entourent, et même le monde entier, brûlent de désir de connaître ce qu'ils ont en l'âme. La singularité de l'aventure m'avait frappé, c'est pourquoi je me tourmentais pour en commencer le récit d'une manière séduisante et originale. « Il était une fois ! » Beau commencement pour assoupir dès le début. « Dans la petite ville de S***, vivait... » ou bien d'entrer aussitôt in medias res, comme : « Qu'il aille au diable ! S'écriait, la fureur et l'effroi peints dans ses yeux égarés, l'étudiant Nathanaël, lorsque le marchand de baromètres, Giuseppe Coppola... » J'avais en effet commencé d'écrire de la sorte, lorsque je crus voir quelque chose de bouffon dans les yeux égarés de l'étudiant Nathanaël, lorsque le marchand de baromètres, Giuseppe Coppola... » J'avais en effet commencé d'écrire de la sorte, lorsque je crus voir quelque chose de bouffon dans les yeux égarés de l'étudiant Nathanaël ; et vraiment l'histoire n'est nullement facétieuse. Il ne me vint sous ma plume aucune phrase qui reflétait le moins du monde l'éclat du coloris de mon image intérieure. Je résolus alors de ne pas commencer du tout. On voudra donc bien prendre les trois lettres que mon ami Lothaire a eu la bonté de me communiquer, pour l'esquisse de mon tableau que je m'efforcerai, durant le cours de mon récit, d'animer de mon mieux. Peut-être réussirai-je, comme les bons peintres de portrait, à marquer maint personne d'une touche expressive, de manière à le faire trouver ressemblant sans qu'on ait vu l'original, à éveiller le souvent d'un objet encore inconnu ; peut-être aussi parviendrai-je à persuader mon lecteur que rien n'est plus fantastique et plus flou que la vie réelle, et que le poète se borne à en recueillir un reflet confus, comme dans un miroir mal poli. Et afin que l'on sache dès le commencement ce qu'il est nécessaire de savoir, je dois ajouter, comme éclaircissement à ces lettres, que bientôt après la mort du père de Nathanaël, Clara et Lothaire, enfants d'un parent éloigné, mort aussi depuis peu, furent recueillis par la mère de Nathanaël, dans sa famille. Clara et Natahanaël se sentirent un vif penchant l'un pour l'autre, contre lequel personne sur la terre n'eût rien à opposer. Ils étaient donc fiancés l'un à l'autre, lorsque Natahanaël quitta sa ville natale, pour aller terminer ses études à Goettingue. Il se trouve là dans sa dernière lettre, et il suit des cours chez le célèbre

professeur de physique Spalanzani.

Maintenant, je pourrais continuer bravement mon récit, mais l'image de Clara se présente si vivement à mon esprit que je ne saurais en détourner les yeux. Ainsi m'arrivait-il toujours lorsqu'elle me regardait avec un doux sourire. - Clara ne pouvait point passer pour belle : c'est ce que prétendaient tous ceux qui s'entendent d'office à juger de la beauté. Cependant les architectes louaient la pureté des lignes de sa taille, les peintres trouvaient son dos, ses épaules et son sein formés d'une façon peut-être trop chaste ; mais tous, ils étaient épris de sa ravissante chevelure, qui rappelait celle de la Madeleine de Corregio, et ne tarissaient point sur la richesse de son teint, digne de Battoni. L'un d'eux, en véritable fantasque, comparait ses yeux à un lac de Ruisdael, où se mirent l'azur du ciel, l'émail des fleurs, et les feux animés du jour. Les poètes et les virtuoses allaient plus loin. - Que me parlez-vous de lac, de miroir ! Disaient-ils. Pouvons-nous contempler cette jeune fille sans que son regard fasse jaillir de notre âme des chants et des harmonies célestes ! Clara avait l'imagination vive et animée d'un enfant joyeux et innocent, un cœur de femme tendre et délicat, une intelligence pénétrante et lucide. Les esprits légers et présomptueux ne réussissaient point auprès d'elle ; car, tout en conservant sa nature silencieuse et modeste, le regard pétillant de la jeune fille et son sourire ironique semblaient leur dire : Pauvres ombres que vous êtes, espérez-vous passer à mes yeux pour des figures nobles, pleines de vie et de sève ? - Aussi accusait-on Clara d'être froide, prosaïque et insensible ; mais d'autres, qui voyaient mieux la vie, aimaient inexprimablement cette charmante fille. Toutefois, nul ne l'aimait plus que Nathanaël, qui cultivait les sciences et les arts avec goût et énergie. Clara chérissait Nathanaël de toutes les forces de son âme ; leur séparation lui causa ses premiers chagrins. Avec quelle joie elle se jeta dans ses bras lorsqu'il revint à la maison paternelle, comme il l'avait annoncé dans sa lettre à Lothaire. Ce que Nathanaël avait espéré arriva. Dès qu'il vit sa fiancée il oublia et l'avocat Coppelius, et la lettre métaphysique de Clara, qui l'avait choqué, tout ses soucis se trouvèrent effacés.

Mais cependant Nathanaël avait dit vrai en écrivant à son ami Lothaire : la figure du repoussant Coppola avait exercé une funeste influence sur son âme. Dès les premiers jours de son arrivée, on s'aperçut que Nathanaël avait entièrement changé d'allure. Il s'abandonnait à des sombres rêveries, et se conduisait d'une façon singulière. La vie pour lui n'était plus que rêves et pressentiments ; il parlait toujours de la destinée des hommes qui, se croyant libres, sont ballotés par les puissances invisibles et leur servent de jouet, sans pouvoir leur échapper. Il alla même plus loin, il prétendit que c'était folie que de croire à des progrès dans les arts et dans les sciences, fondés sur nos forces morales, car l'exaltation, sans laquelle on est incapable de produire, ne vient pas de notre âme, mais d'un principe extérieur, dont nous ne sommes pas les maîtres.

Clara éprouvait un éloignement profond pour ces idées mystiques, mais elle s'efforçait vainement de les réfuter. Seulement lorsque Nathanaël démontrait que Coppelius était le mauvais principe qui s'était attaché à lui depuis le moment où il s'était caché derrière un rideau pour l'observer, et que ce démon ennemi troublerait leurs heureuses amours d'une manière cruelle, Clara devenait tout à coup sérieuse, et disait : Oui Nathanaël, Coppelius est un principe ennemi qui troublera notre bonheur, si tu ne le bannis de ta pensée : sa puissance est dans ta crédulité.

Nathanaël, irrité de voir Clara rejeter l'existence du démon et l'attribuer à la seule faiblesse d'âme, voulut procéder à ses preuves par

toutes les doctrines mystiques de la Démonologie ; mais Clara rompit la discussion avec humeur en l'interrompant par une phrase indifférente, au grand chagrin de Nathanaël. Celui-ci pensa alors que les âmes froides renfermaient ces mystères à leur propre insu, et que Clara appartenait à cette nature secondaire ; ainsi se promit-il de ne rien négliger pour l'initier à ses secrets. Le lendemain matin, tandis que Clara préparait le déjeuner, il vint se placer près d'elle et se mit à lui lire divers passages de ses livres mystiques.

- Mais, mon cher Nathanaël, dit Clara après quelques instants d'attention, que dirai-je si je te regardais comme le mauvais principe qui influe sur mon café ? Car si je passais mon temps à t'écouter lire et à te regarder dans les yeux, comme tu l'exiges, mon café bouillonnerait déjà sur les cendres, et vous n'auriez tous rien à déjeuner.

Nathanaël referma le livre avec violence, et parcourut la chambre d'un air irrité. Jadis, il excellait à composer des histoires agréables et animées qu'il écrivait avec art, et Clara trouvait un plaisir excessif à les entendre ; mais depuis, ses compositions étaient devenue sombres, vagues, inintelligibles, et il était facile de voir au silence de Clara qu'elle les trouvait peu agréables. Rien n'était plus mortel pour Clara, que l'ennui ; dans ses regards et dans ses discours, se trahissaient aussitôt un sommeil et un engourdissement insurmontables, et les compositions de Nathanaël étaient devenues véritablement fort ennuyeuses. Son humeur contre la disposition froide et positive de sa fiancée s'accroissait chaque jour, et Clara ne pouvait cacher le mécontentement que lui faisait éprouver le sombre et fastidieux mysticisme de son ami ; c'est ainsi qu'insensiblement leurs âmes s'éloignaient de plus en plus l'une de l'autre. Enfin, Nathanaël, nourrissant toujours la pensée que Coppelius devait troubler sa vie, en vint à le prendre pour le sujet d'une de ses poésies. Il se représenta avec Clara, liés d'un amour tendre et fidèle ; mais au milieu de leur bonheur, une main noire s'étendait de temps en temps sur eux, et leur ravissait quelque-une de leurs joies. Enfin, au moment où ils se trouvaient devant l'autel où ils devaient être unis, l'horrible Coppelius apparaissait et touchait les yeux charmant de Clara, qui s'élançaient aussitôt dans le sein de Nathanaël, où ils pénétraient avec l'ardeur de deux charbons ardents. Coppelius s'empara de lui et le jetait dans un cercle de feu qui tournait avec la rapidité de la tempête, et l'entraînait au milieu de sourds et bruyants murmures. C'était un déchainement, comme lorsque l'ouragan fouette avec colère les vagues écumantes qui grandissent et s'abaissent dans leur lutte furieuse, ainsi que des noirs géants à têtes blanchies. Du fond de ces gémissements, de ces cris, de ces bruissements sauvages, s'élevait la voix de Clara : « Ne peux-tu donc pas me regarder ? » disait-elle, « Coppelius t'a abusé, ce n'était pas mes yeux qui brûlaient dans ton sein, c'étaient les gouttes bouillantes de ton propre sang pris au cœur. J'ai mes yeux : regarde-moi ! » Tout à coup le cercle de feu cessa de tourner, les mugissements s'apaisèrent, Nathanaël vit sa fiancée ; mais c'était la mort décharnée qui le regardait d'un air amical avec les yeux de Clara.

En composant ce morceau, Nathanaël resta fort calme et réfléchi ; il lima et améliora chaque vers, et comme il s'était soumis à la gêne des formes métriques, il n'eut pas de relâche jusqu'à ce que le tout fût bien pur et harmonieux. Mais lorsqu'il eut enfin achevé sa tâche, et qu'il relut ses stances, une horreur muette s'empara de lui, et il s'écria avec effroi : Quelle voix épouvantable se fait entendre ! - Ensuite il reconnut qu'il avait réussi à composer des vers remarquables, il lui sembla que l'esprit glacial de Clara devait s'enflammer à leur lecture, quoiqu'il ne se rendit pas bien compte de la nécessité de remplir son

âme d'images horribles et de pressentiments funestes de leur amour. - Nathanaël et Clara se trouvaient dans le petit jardin de la maison. Clara était très gaie, parce que depuis trois jours que Nathanaël était occupé de ses vers, il ne l'avait pas tourmentée de ses prévisions et de ses rêves. De son côté, Nathanaël parlait avec plus de vivacité et semblait plus joyeux que de coutume. Clara lui dit : Enfin, je t'ai retrouvé tout entier ; tu vois bien que nous avons tout à fait banni le hideux Coppelius ? - Nathanaël se souvint alors qu'il avait ses vers dans sa poche. Il tira aussitôt le cahier où ils se trouvaient, et se mit à les lire. Clara, s'attendant à quelque chose d'ennuyeux, comme de coutume, et se résignant, se mit à tricoter paisiblement. Mais les nuages noirs s'amoncelant de plus en plus devant elle, elle laissa tomber son ouvrage et regarda fixement Nathanaël. Celui-ci continua sans s'arrêter, ses joues se colorèrent, des larmes coulèrent de ses yeux ; enfin, en achevant, sa voix s'éteignit, et il tomba dans un abattement profond. - Il prit la main de Clara, et prononça plusieurs fois son nom en soupirant. Clara le pressa doucement contre son sein, et lui dit d'une voix grave : Nathanaël, mon bien-aimé Nathanaël ! Jette au feu cette folle et absurde histoire !

Nathanaël se leva aussitôt, et s'écria en repoussant Clara : - Loin de moi, stupide automate ! Et il s'échappa. Clara répandit un torrent de larmes. - Ah ! S'écria-t-elle, il ne m'a jamais aimée, car il ne me comprend pas. Et elle se mit à gémir. - Lothaire entra dans le bosquet. Clara fut obligée de lui conter ce qui venait de se passer. Il aimait sa sœur de toute son âme, chacune de ses paroles excita sa fureur, et le mécontentement qu'il nourrissait contre Nathanaël et ses rêveries fit place à une indignation profonde. Il courut le trouver, et lui reprocha si durement l'insolence de sa conduite envers Clara, que le fougueux Nathanaël ne put se contenir plus longtemps.

Les mots de fat, d'insensé et de fantasque furent échangés contre ceux d'âme matérielle et vulgaire. Le combat devint dès lors inévitable. Ils résolurent et de se rendre le lendemain matin derrière le jardin, et de s'attaquer, selon les usages académiques, avec de courtes rapières. Ils se séparèrent d'un air sombre, Clara avait entendu une partie de ce débat ; elle prévint ce qui devait se passer. - Arrivés sur le lieu du combat, Lothaire et Nathanaël venaient de se dépouiller silencieusement de leurs habits, et ils s'étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre, les yeux étincelants d'une ardeur meurtrière, lorsque Clara ouvrit précipitamment la porte du jardin, et se jeta entre eux.

- Vous me tuerez avant que de vous battre, forcenés que vous êtes ! Tuez-moi ! Oh ! Tuez-moi ! Voudriez-vous que je survécusse à la mort de mon frère ou à celle de mon amant ?

Lothaire laissa tomber son arme, et baissa les yeux en silence ; mais Nathanaël sentit renaître en lui tout les feux de l'amour ; il revit Clara telle qu'il la voyait autrefois ; son épée s'échappa de sa main ; et il se jeta aux pieds de Clara.

- Pourras-tu jamais me pardonner, ô ma Clara, ma chérie, mon unique amour ? Mon frère Lothaire, oublieras-tu mes torts ?

Lothaire s'élança dans ses bras ; ils s'embrassèrent tout les trois en pleurant, et se jugèrent de rester éternellement unis par l'amour et par l'amitié.

Pour Nathanaël, il lui semblait qu'il fût déchargé d'un poids immense qui l'accablait, et qu'il eût trouvé assistance contre les influences funestes qui avaient terni son existence. Après trois jours de bonheur, passés avec ses amis, il repartit pour Goettingen, où il devait séjourner un an, puis revenir pour toujours dans sa ville natale.

On cacha à la mère de Nathanaël tout ce qui avait trait à Coppelius ; car on savait qu'elle ne pouvait songer sans effroi à cet homme, à qui

elle attribuait la mort de son mari.

Chapitre V

Quel fut l'étonnement de Nathanaël, lorsque voulant entrer dans sa demeure, il vit que la maison tout entière avait brûlé, et qu'il n'en restait qu'un monceau de décombres, autour desquels s'élevaient les quatre murailles nues et noircies. Bien que le feu eût éclaté dans le laboratoire du chimiste, situé au plus bas étage, les amis de Nathanaël étaient parvenus à pénétrer courageusement dans sa chambre, et à sauver ses livres, ses manuscrits et ses instruments. Le tout avait été transporté dans une autre maison, où ils avaient loué une chambre dans laquelle Nathanaël s'installa. Il ne remarqua pas d'abord qu'il demeurait vis-à-vis du professeur Spalanzani, et il ne s'attacha pas beaucoup à contempler Olimpia, dont il pouvait distinctement apercevoir la figure, bien que ses traits restassent couvert d'un nuage causé par l'éloignement. Mais enfin il fut frappé de voir Olimpia rester durant des heures entières dans la même position, telle qu'il l'avait entrevue un jour à travers la porte vitrée : innocupée, les mains posées sur une petite table et les yeux invariablement dirigés vers lui. Nathanaël s'avouait qu'il n'avait jamais vu une si belle taille ; mais l'image de Clara était dans son cœur, et il resta indifférent à la vue d'Olimpia ; seulement, de temps en temps, il jetait un regard furtif par-dessus son compendium, vers la belle statue, C'était là tout.

Un jour, il était occupé à écrire à Clara, lorsqu'on frappa doucement à sa porte. À son invitation, on l'ouvrit, et la figure repoussante de Coppola se montra dans la chambre. Nathanaël se sentit remué jusqu'au fond de l'âme ; mais songeant à ce que Spalanzani lui avait dit au sujet de son compatriote Coppola, et à ce qu'il avait promis à sa bien-aimée, touchant l'Homme au sable Coppelius, il eut honte de sa faiblesse enfantine, et il fit un effort sur lui-même pour parler avec douceur à cet étranger.

- Je n'achète point de baromètres, mon cher ami, lui dit-il. Allez, et laissez-moi seul.

Mais Coppola s'avança jusqu'au milieu de la chambre et lui dit d'une voix rauque, en contractant sa vaste bouche pour lui faire former un horrible sourire : - Vous ne voulez point de baromètres ? Mais z'ai aissi à vendre des yeux, des zolis yeux !

- Des yeux, dis-tu ? S'écria Nathanaël hors de lui, comment peux-tu avoir des yeux ?

Mais en un instant, Coppola se fut débarrassé de ses tubes, et fouillant dans une poche immense, il en tira des lunettes qu'il déposa sur la table.

- Ce sont des lunettes, des lunettes pour mettre sur le nez ! Des yeux ! Des bons yeux, signor !

En parlant ainsi, il ne cessait de retirer des lunettes de sa poche, en si grand nombre, que la table où elles se trouvaient, frappée par un rayon du soleil, étincela tout à coup d'une mer de feux prismatiques. Des milliers d'yeux semblaient darder des regards flamboyants sur Nathanaël ; mais il ne pouvait détourner les siens de la table ; Coppola ne cessa d'y amonceler des lunettes, et ces regards devenant de plus en plus innombrables, étincelaient toujours davantage et formaient comme un faisceau de rayons sanglants qui venaient se perdre sur la poitrine de Nathanaël. Frappé d'un effroi sans nom, il s'élança sur Coppola, et arrêta son bras au moment où il plongeait encore une fois sa main dans sa poche pour en tirer de nouvelles

lunettes, bien que toute la table en fût encombrée.

- Arrête, arrête, homme terrible ! Lui cria-t-il.

Coppola se débarrassa doucement de lui, en ricanant et en disant : allons, allons, ce n'est pas pour vous, signor ! Mais voici des lorgnettes, des zolies lorgnettes ! Et en un clin d'oeil, il eut fait disparaître toutes les lunettes, et tiré d'une autre poche une multitude de lorgnettes de toutes les dimensions. Dès que les lunettes eurent disparu, Nathanaël redevint calme, et songeant à Clara, il se persuada que toutes ces apparitions naissaient de son cerveau. Coppola ne fut plus à ses yeux un magicien et un spectre effrayant, mais un honnête opticien dont les instruments n'offraient rien de surnaturel ; et pour tout réparer, il résolut de lui acheter quelque chose. Il prit donc une jolie lorgnette de poche, artistement travaillée, et pour en faire l'essai, il s'approcha de la fenêtre. Jamais il n'avait trouvé un instrument dont les verres fussent aussi exacts et aussi bien combinés pour rapprocher les objets sans nuire à la perspective, et pour les reproduire dans toute leur exactitude. Il tourna involontairement la lorgnette vers l'appartement de Spalanzani. Olimpia était assise comme de coutume, devant la petite table, les mains jointes. Nathanaël s'aperçut alors pour la première fois de la beauté des traits d'Olimpia.

Les yeux seuls lui semblaient singulièrement fixes et comme morts : mais plus il regardait à travers la lunette, plus il semblait que les yeux d'Olimpia s'animaient de rayons humides. C'était comme si le point visuel se fût allumé subitement, et ses regards devenaient à chaque instant plus vivaces et plus brillants. Nathanaël, perdu dans la contemplation de la céleste Olimpia, était enchaîné près de la fenêtre, comme par un charme. Le bruit qui se fit entendre près de lui le réveilla de son rêve. C'était Coppola qui le tirait par l'habit.

- Tre zechini, trois ducats, lui disait-il.

Nathanaël avait complètement oublié l'opticien ; il lui paya promptement le prix qu'il lui demandait.

- N'est-ce pas une belle lorgnette, une belle lorgnette ? Dit Coppola en laissant échapper un gros rire.

- Oui, oui ! Répondit Nathanaël avec humeur, Adieu, mon cher ami. Allez, allez !

Et Coppola quitta la chambre, non sans lancer un singulier regard à Nathanaël, qui l'entendit rire aux éclats en descendant.

- Sans doute il se moque de moi, parce que j'ai payé trop cher cette lorgnette ! Se dit-il.

En ce moment, un soupir plaintif se fit entendre derrière lui. Nathanaël put à peine respirer, tant fut grand son effroi. Il écouta quelques instants. - Clara a bien raison de me traiter de visionnaire, dit-il enfin. Mais n'est-il pas singulier que l'idée d'avoir payé trop cher cette lorgnette à Coppola, m'ait causé un sentiment d'épouvante ?

Il se remit alors à sa table pour terminer sa lettre à Clara, mais un regard jeté vers la fenêtre lui apprit qu'Olimpia était encore là ; et au même instant, poussé par une force irrésistible, il saisit la lorgnette de Coppola et ne se détacha des regards séducteurs de sa belle voisine qu'au moment où son camarade Sigismond vint l'appeler pour se rendre au cours du professeur Spalanzani. Le rideau de la porte vitrée était soigneusement abaissé, il ne put voir Olimpia. Les deux jours suivant, elle se déroba également à ses regards, bien qu'il ne quittât pas un instant la fenêtre, la paupière collée contre le verre de sa lorgnette. Le troisième jour même, les rideaux des croisées s'abaissent. Plein de désespoir, brûlant d'ardeur et de désir, il courut hors de la ville. Partout l'image d'Olimpia flottait devant lui dans les airs : elle s'élevait au-dessus de chaque touffe d'arbre, de chaque buisson, et elle le regardait avec des yeux étincelants, du fond des ondes claires

de chaque ruisseau. Celle de Clara était entièrement effacée de son âme ; il ne songeait à rien qu'à Olimpia, et il s'écriait en gémissant :
Astre brillant de mon amour, ne t'es-tu donc levé que pour disparaître aussitôt, et me laisser dans une nuit profonde !

Chapitre VI

En rentrant dans sa demeure, Nathanaël s'aperçut qu'un grand mouvement avait lieu dans la maison du professeur. Les portes étaient ouvertes, on apportait une grande quantité de meubles ; les fenêtres des premiers étages étaient levées, des servantes affairées allaient et venaient, armées de longs balais, et de menuisiers, des tapisseries, faisaient retentir la maison de coups de marteau. Nathanaël s'arrêta dans la rue, frappé de surprise. Sigismond s'approcha de lui, et lui dit en riant : Eh bien ! Que dis-tu de notre vieux Spalanzani ?

Nathanaël lui répondit qu'il ne pouvait absolument rien dire du professeur, attendu qu'il ne savait rien sur lui, mais qu'il ne pouvait assez s'étonner du bruit et du tumulte qui régnaient dans cette maison toujours si monotone et si tranquille. Sigismond lui apprit alors que Spalanzani devait donner le lendemain une grande fête, concert et bal, et que la moitié de l'université avait été invitée. On répandait le bruit que Spalanzani laisserait paraître, pour la première fois, sa fille Olimpia, qu'il avait cachée jusqu'alors avec une sollicitude extrême à tout les yeux.

Nathanaël trouva chez lui une lettre d'invitation, et se rendit, le cœur agité, chez le professeur, à l'heure fixée, lorsque les voitures commençaient à affluer, et que les salons resplendissaient déjà de lumières. La réunion était nombreuse et brillante. Olimpia parut dans un costume d'une richesse extrême et d'un goût parfait. On ne pouvait se défendre d'admirer ses formes et ses traits. Ses épaules, légèrement arrondies, la finesse de sa taille, qui ressemblait au corsage d'une guêpe, avait une grâce extrême ; mais on remarquait quelque chose de mesuré et de raide dans sa démarche qui excita quelques critiques. On attribua cette gêne à l'embarras que lui causait le monde si nouveau pour elle. Le concert commença. Olimpia joua du piano avec une habileté sans égale, et elle dit un air de bravoure d'une voix si claire et si argentine, qu'elle ressemblait au son d'une cloche de cristal. Nathanaël était plongé dans un ravissement profond ; il se trouvait placé au dernier rang des auditeurs, et l'éclat éblouissant des bougies l'empêchait de bien reconnaître les traits d'Olimpia. Sans être vu, il tira la lorgnette de Coppola et se mit à contempler la belle cantatrice. Dieu ! Quel fut son délire ! Il vit alors que les regards pleins de désir de la charmante Olimpia cherchaient les siens, et que les expressions d'amour de son chant s'adresser à lui. Les roulades brillantes retentissaient aux oreilles de Nathanaël comme le frémissement céleste de l'amour heureux, et lorsque enfin le morceau se termina par un long trillo qui retentit dans la salle en éclats harmonieux, il ne put s'empêcher de s'écrier dans son extase : Olimpia ! Olimpia ! Tout les yeux se tournèrent vers Nathanaël ; les étudiants, qui se trouvèrent près de lui, se mirent à rire. L'organiste de la cathédrale prit un air sombre et lui fit signe de se contenir. Le concert était terminé, le bal commença.

Danser avec elle ! Avec elle ! - Ce fut là le but de tous les désirs de Nathanaël, de tous ses efforts ; mais comment s'élever à ce degré de courage ; l'inviter, elle, la reine de la fête ? Cependant ! Il ne sut lui-même comment la chose s'était faite, mais la danse avait déjà

commencé lorsqu'il se trouva tout près d'Olimpia, qui n'avait pas encore été invitée, et après avoir balbutié quelques mots, sa main se plaça dans la sienne. La main d'Olimpia était glacée, et dès cet attouchement, il se sentit lui-même pénétré d'un froid mortel. Il regarda Olimpia ; l'amour et le désir parlaient dans ses yeux, et alors il sentit aussitôt les artères de cette main raide battre avec violence, et un sang brûlant circuler dans ces veines glaciales. Nathanaël frémit, son cœur se gonfla d'amour ; de son bras il ceignit la taille de la belle Olimpia et traversa avec elle la foule des valseurs. Jusqu'alors il se croyait danseur consommé et fort attentif à l'orchestre, mais à la régularité toute rythmique avec laquelle dansait Olimpia, et qui le mettait souvent hors de toute mesure, il reconnut bientôt combien son oreille avait jusqu'alors défailli. Toutefois, il ne voulut plus danser avec aucune autre femme, et il eût volontiers égorgé quiconque se fût approché d'Olimpia pour l'inviter. Mais cela n'arriva que deux fois, et à la grande surprise de Nathanaël, il put danser avec elle durant toute la fête.

Si Nathanaël eût été en état de voir quelque chose outre Olimpia, il n'eût pas évité des querelles funestes ; car des murmures moqueurs, des rires mal étouffés, s'échappaient de tout les groupes de jeunes gens dont les regards curieux s'attachaient à la belle Olimpia, sans qu'on pût en connaître le motif. Échauffé par la danse, par le punch, Nathanaël avait déposé sa timidité naturelle ; il avait pris place auprès d'Olimpia, et, sa main dans la sienne, il lui parlait de son amour en termes exaltés que personne ne pouvait comprendre, ni Olimpia, ni lui-même. Cependant elle le regardait invariablement dans les yeux ; et soupirant avec ardeur, elle faisait sans cesse entendre ces exclamations : Ah ! Ah ! Ah !

- Ô femme céleste, créature divine, disait Nathanaël, rayon de l'amour qu'on nous promet dans l'autre vie ! Âme claire et profonde dans laquelle se mire tout mon être !

Mais Olimpia se bornait à soupirer de nouveau et à répondre : Ah ! Ah !

Le professeur Spalanzani passa plusieurs fois devant les deux amants et se mit à sourire avec satisfaction, mais d'une façon singulière, en les voyant ensemble. Cependant du milieu d'un autre hémisphère où l'amour l'avait transporté, il sembla bientôt à Nathanaël que les appartements du professeur devenaient moins brillants ; il regarda autour de lui, et ne fut pas peu effrayé, en voyant que les deux dernières bougies qui étaient restées allumées, menaçaient de s'éteindre. Depuis longtemps la musique et la danse avaient cessé.

- Se séparer, se séparer ! S'écria-t-il avec douleur et dans un profond désespoir. Il se leva alors pour baiser la main d'Olimpia, mais elle s'inclina vers lui et des lèvres glacées reposèrent sur ses lèvres brûlantes ! - La légende de la morte Fiancée lui vint subitement à l'esprit, il se sentit saisi d'effroi, comme lorsqu'il avait touché la froide main d'Olimpia ; mais celle-ci retenait pressé contre son cœur, et dans leurs baisers, ses lèvres semblaient s'échauffer du feu de la vie.

Le professeur Spalanzani traversa lentement la salle déserte ; ses pas retentissaient sur le parquet, et sa figure, entourée d'ombres vacillantes, lui donnait l'apparence d'un spectre.

- M'aimes-tu ? - M'aimes-tu, Olimpia ? - Rien que ce mot ! - M'aimes-tu ? Ainsi, murmurait Nathanaël. Mais Olimpia soupira seulement, et prononça en se levant : Ah ! Ah !

- Mon ange, dit Nathanaël, ta vue est pour moi un phare qui éclaire mon âme pour toujours !

- Ah ! Ah ! Répliqua Olimpia en s'éloignant. Nathanaël la suivit ; ils se trouvèrent devant le professeur.

- Vous vous êtes entretenu bien vivement avec ma fille, dit le professeur en souriant. Allons, allons, mon cher monsieur Nathanaël, si vous trouvez du goût à converser avec jeune fille timide, vos visites me seront fort agréables.

Nathanaël prit congé, et s'éloigna emportant le ciel dans son cœur.

Chapitre VII

Le lendemain, la fête de Spalanzani fut l'objet de toutes les conversations. Bien que le professeur eût fait tous ses efforts pour se montrer d'une façon splendide, on trouva mille chose à critiquer, et l'on s'attacha surtout à déprécier la raide et muette Olimpia, que l'on accusa de stupidité complète ; on s'expliqua par ce défaut le motif qui avait porté Spalanzani à la tenir cachée jusqu'alors. Nathanaël n'entendit pas ces propos sans colère ; mais il garda le silence, car il pensait que ces misérables méritaient pas qu'on leur démontrât que leur propre stupidité les empêchait de connaître la beauté de l'âme d'Olimpia.

- Fais-moi un plaisir, frère, lui dit un jour Sigismond ; dis-moi comment il se fait qu'un homme sensé comme toi se soit épris de cette automate, de cette figure de cire ?

Nathanaël allait éclater, mais il se remit promptement, et il répondit : Dis-moi, Sigismond, comment il se fait que les charmes célestes d'Olimpia aient échappés à tes yeux clairvoyants, à ton âme ouverte à toutes les impressions du beau ! Mais je rends grâce au sort de ne t'avoir point pour rival, car il faudrait alors que l'un de nous tombât sanglant aux pieds de l'autre !

Sigismond vit bien où en était son ami ; il détourna adroitement le propos, et ajouta, après avoir dit qu'en amour on ne pouvait juger d'aucun objet : - Il est cependant singulier qu'un grand nombre de nous aient porté le même jugement sur Olimpia. Elle nous a semblé...- Ne te fâche point, frère -, elle nous a semblé à tous, sans vie et sans âme. Sa taille est régulière, ainsi que son visage, il est vrai, et elle pourrait passer pour belle si ses yeux lui servaient à quelque chose. Sa marche est bizarrement cadencée, et chacun de ses mouvement lui semble imprimé par des rouages qu'on fait successivement agir. Son jeu, son chant ont cette mesure régulière et désagréable qui rappelle le jeu de la machine ; il en est de même de sa danse. Cette Olimpia est devenue pour un objet de répulsion, et nous ne voudrions rien avoir de commun avec elle, car il nous semble qu'elle appartient à un ordre d'êtres inanimés, et qu'elle fait semblant de vivre.

Nathanaël ne s'abandonna pas aux sentiments d'amertume que firent naître en lui ces paroles de Sigismond. Il répondit simplement et avec gravité : - Pour vous autres, âmes prosaïques, il se peut qu'Olimpia vous soit un être étrange. Une organisation semblable ne se révèle qu'à l'âme d'un poète ! Ce n'est qu'à moi que s'est adressé le feu de son regard d'amour ; ce n'est que dans Olimpia que j'ai retrouvé mon être. Elle ne se livre pas, comme les esprits superficiels, à des conversations vulgaires, elle prononce peu de mots, il est vrai ; mais ce peu de mots, c'est comme l'hiéroglyphes du monde invisible, monde plein d'amour et de connaissance de la vie intellectuelle en contemplation de l'éternité. Tout cela aussi n'a pas de sens pour vous et ce sont autant de paroles perdues ! - Dieu te garde, mon cher camarade ! Dit Sigismond avec douceur et d'un ton presque douloureux ; mais il me semble que tu es en mauvais chemin ; Compte sur moi, si tout...non, je ne veux pas t'en dire davantage.

Nathanaël crut voir tout à coup que le froid et prosaïque Sigismond lui avait voué une amitié loyale, et il lui serra cordialement la main.

Nathanaël avait complètement oublié qu'il y avait dans le monde une Clara qu'il avait aimée autrefois. Sa mère, Lothaire, tous ces êtres étaient sortis de sa mémoire ; il ne vivait plus que pour Olimpia, auprès de la quelle il se rendait sans cesse pour lui parler de son amour, de la sympathie des âmes, des affinités psychiques, toutes choses qu'Olimpia écoutait d'un air fort édifié. Nathanaël tira des profondeurs de son pupitre tout ce qu'il avait écrit autrefois, poésies, fantaisies, visions, romans, nouvelles ; ces élucubrations s'augmentaient chaque jour de sonnets et de stances recueillies dans l'air bleu ou au clair de la lune, et il lisait toutes ces choses à Olimpia, sans se fatiguer. Mais aussi il n'avait jamais trouvé un auditeur aussi admirable. Elle brodait et ne tricotait pas, elle ne regardait pas par la fenêtre, elle ne nourrissait pas d'oiseau, elle ne jouait pas avec un petit chien, avec un chat favori, elle ne contournait pas un morceau de papier dans ses doigts, elle n'essayait pas de calmer un bâillement par une petite toux forcée ; bref, elle le regardait durant des heures entières sans se remuer, et son regard devenait de plus en plus brillant et animé ; seulement lorsque Nathanaël se levait enfin, et prenait sa main pour la porter à ses lèvres, elle disait : Ah ! Ah ! Puis : Bonne nuit, mon ami.

- Âme sensible et profonde ! S'écriait Nathanaël en rentrant dans sa chambre ; toi seule, toi seule au monde, tu sais me comprendre !
- Il frémissait de bonheur en songeant aux rapports intellectuels qui existaient entre lui et Olimpia et qui augmentaient chaque jour, et il lui semblait qu'une voix intérieure lui eût exprimé les sentiments de la charmante fille du professeur. Il fallait bien qu'il en eût été ainsi, car Olimpia ne prononçait jamais d'autres mots que ceux que j'ai cités. Mais lorsque Nathanaël se souvenait dans ces moments lucides (comme le matin en se réveillant lorsque l'âme est à jeun d'impressions) du mutisme et de l'inertie d'Olimpia, il se consolait en disant : Que sont les mots ? - Rien que des mots. Son regard céleste en dit plus que tous les langages. Son cœur est-il donc forcé de se resserrer dans le cercle étroit de nos besoins, et d'imiter nos cris plaintifs et misérables, pour exprimer sa pensées ?

Le professeur Spalanzani parut enchanté des liaisons de sa fille avec Nathanaël, et il en témoigna sa satisfaction d'une manière non équivoque, en disant qu'il laisserait sa fille choisir librement son époux. - Encouragé par ces paroles, le cœur brûlant de désirs, Nathanaël résolut de supplier, le lendemain, Olimpia de lui dire, en paroles expresses, ce que ses regards lui donnaient à entendre depuis si longtemps. Il chercha l'anneau que sa mère lui avait donnée en le quittant, car il voulait le mettre au doigt d'Olimpia, en signe d'union éternelle.

Tandis qu'il se livrait à cette recherche, les lettres de Lothaire et de Clara tombèrent sous ses mains ; il les rejeta avec indifférence, trouva l'anneau, le passa à son doigt, et courut auprès d'Olimpia. Il montait déjà les degrés, et il se trouvaient sous le vestibule, lorsqu'il entendit un singulier fracas. Le bruit semblait venir de la chambre d'étude de Spalanzani : un trépignement, des craquements, des coups sourds frappés contre une porte, et entremêlés de malédictions et de jurements.

- Lâcheras-tu ! Lâcheras-tu ! Infâme ! Misérable !

Après y avoir sacrifié mon corps et ma vie !

- Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ce n'était pas là notre marché.

Moi, j'ai fait les yeux !

- Moi, les rouages !

- Imbécile, avec tes rouages !

- Maudit chien !
- Misérable horloger !
- Éloigne-toi, satan !
- Arrête, vil manœuvre!
- Bête infernale ! T'en iras-tu ?
- Lâcheras-tu !

C'était la voix de Spalanzani et celle de l'horrible Coppelius, qui se mêlaient et tonnaient ensemble. Nathanaël, saisi d'effroi, se précipita dans le cabinet. Le professeur avait pris un corps de femme par les épaules, l'Italien Coppola le tenait par les pieds, et ils se l'arrachaient, et ils le tiraient d'un côté et de l'autre, luttant avec fureur pour le posséder. Nathanaël recula, tremblant d'horreur, en reconnaissant cette figure pour celle d'Olimpia ; enflammé de colère, il s'élança sur ces deux furieux pour leur enlever sa bien-aimée, mais au même instant Coppola arracha avec vigueur le corps d'Olimpia des mains du professeur, et le soulevant il l'en frappa si violemment qu'il tomba à la renverse par-dessus la table, au milieu des fioles, des cornues et des cylindres qui se brisèrent en mille éclats. On entendait les pieds d'Olimpia, qui pendait sur son dos, frapper les degrés de bois et retentir comme une matière dure. Nathanaël reste immobile, il n'avait vu que trop distinctement que la figure de cire d'Olimpia n'avait pas d'yeux, et que de noires cavités lui en tenaient lieu. C'était un automate sans vie. Spalanzani se débattait sur le parquet ; des éclats de verre l'avaient blessé à la tête, à la poitrine et aux bras, et son sang jaillissait avec abondance ; mais il ne tarda pas à recueillir ses forces.

- Poursuis-le ! Poursuis-le !...Que tardes-tu. - Coppelius, le misérable Coppelius m'a ravi mon meilleur automate. J'y ai travaillé vingt ans... J'y ai sacrifié mon corps et ma vie !...Les rouages, la parole, tout, tout était de moi. Les yeux...il te les avait volés. Le scélérat !...Cours après lui... rapporte-moi mon Olimpia...en voilà les yeux...

Nathanaël aperçut alors sur le parquet une paire d'yeux sanglants qui le regardaient fixement. Spalanzani les saisit et les lui lança si vivement qu'ils vinrent frapper sa poitrine. Le délire le saisit alors et confondit toutes ses pensées.

- Hui, hui, hui !...s'écria-t-il en pirouettant. Tourne, tourne, cercle de feu !...tourne belle poupée de bois...allons, valsons gaiement !...gaiement, belle poupée !...

À ces mots, il se jeta sur le professeur et lui tordit le cou. Il l'eût infailliblement étranglé, si quelques personnes, attirées par le bruit, n'étaient accourues et n'avaient délivré des mains du furieux Nathanaël le professeur, dont on pansa aussitôt les blessures. Sigismond eut peine à se rendre maître de son camarade, qui ne cessait de crier d'une voix terrible : « Allons, valsons gaiement ! Gaiement, belle poupée ! » et qui frappait autour de lui à coups redoublés. Enfin on parvint à le renverser, et à le garrotter. Sa parole s'affaiblit et dégénéra en un rugissement sauvage. Le malheureux Nathanaël resta en proie au plus affreux délire. On le transporta dans l'hospice des fous.

Chapitre VIII

Avant que de m'occuper de l'infortuné Nathanaël, je dirai d'abord à ceux qui ont pris quelque intérêt à l'habile mécanicien et fabricant d'automates, Spalanzani, qu'il fut complètement guéri de ses blessures. Il se vit toutefois forcé de quitter l'université, parce que l'histoire de Nathanaël avait produit une grande sensation, et qu'on

regarda comme une insolente tromperie la conduite qu'il avait tenue en menant sa poupée de bois dans les cercles de la ville où elle avait eu quelque succès. Les juristes trouvaient cette ruse d'autant plus punissable qu'elle avait été dirigée contre le public, et avec tant de finesse qu'à l'exception de quelques étudiants profonds, personne ne l'avait devinée, bien que, depuis, chacun se vantât d'avoir conçu quelques soupçons. Les uns prétendaient avoir remarqué qu'Olimpia éternuait bien plus souvent qu'elle ne bâillait, ce qui choque tout les usages. C'était, disait-on, le résultat du mécanisme intérieur qui craquait alors d'une manière distincte. À ce sujet, le professeur de poésie et d'éloquence prit une prise, frappa sur sa tabatière, et dit solennellement : Vous n'avez pas trouvé le point où gît la question, messieurs ; le tout est une allégorie, une métaphore continuée. - Me comprenez-vous ? Sapiienti sat ! - Mais un grand nombre de gens ne se contenta pas de cette explication. L'histoire de l'automate avait jeté de profondes racines dans leur âme, et il se glissa en eux une affreuse méfiance envers les figures humaines. Beaucoup d'amants, afin d'être bien convaincus qu'ils n'étaient pas épris d'un automate, exigèrent que leurs maîtresses dansassent hors de mesure, et chantasse un peu faux, ils voulurent qu'elles se misent à tricoter lorsqu'ils leur faisaient la lecture, et avant toutes choses ils exigèrent d'elles qu'elles parlassent quelquefois réellement, c'est-à-dire que leurs paroles exprimassent quelquefois des sentiments et des pensées, ce qui fit rompre la plupart des liaisons amoureuses.

Coppola avait disparu avant Spalanzani.

Nathanaël se réveilla un jour comme d'un rêve pénible et profond. Il ouvrit les yeux, et se sentit ranimé par un sentiment de bien-être infini, par une douce et céleste chaleur. Il était couché dans sa chambre, dans la maison de son père ; Clara était penchée sur son lit, auprès duquel se tenaient sa mère et Lothaire.

- Enfin, enfin, mon bien-aimée Nathanaël ! - Tu nous es donc rendu !

Ainsi parlait Clara d'une voix attendrie, en serrant dans ses bras son Nathanaël, dont les larmes coulèrent en abondance.

- Ma Clara ! Ma Clara ! S'écria-t-il, saisi de douleur et de ravissement.

Sigismond, qui avait fidèlement veillé près de son ami, entra dans la chambre. Nathanaël lui tendit la main : Mon camarade, mon frère, lui dit-il, tu ne m'as donc pas abandonné !

Toutes les traces de la folie avaient disparu, et bientôt les soins de sa mère, de ses amis et de sa bien-aimée lui rendirent toutes ses forces. Le bonheur avait reparu dans cette maison. Un vieil oncle auquel personne ne songeait était mort, et avait légué à la mère de Nathanaël une propriété étendue, située dans un lieu pittoresque, à une petite distance de la ville. C'est là qu'ils voulaient tous se retirer, la mère, Nathanaël avec sa Clara qu'il devait épouser, et Lothaire. Nathanaël était devenu plus doux que jamais ; il avait retrouvé la naïveté de son enfance, et il appréciait bien alors l'âme pure et céleste de Clara. Personne ne lui rappelait, par le plus léger souvenir, ce qu'il s'était passé. Lorsque Sigismond s'éloigna, Nathanaël lui dit seulement : Par Dieu, frère ! J'étais en mauvais chemin, mais un ange, c'est Clara ! - Sigismond ne lui en laissa pas dire d'avantage de crainte de le ramener à des idées fâcheuses.

Le temps vint où ces quatre êtres heureux devaient aller habiter à leur domaine champêtre. Dans la journée, ils traversèrent ensemble les rues de la ville pour faire quelques emplettes. La haute tour de la maison de ville jetait son ombre gigantesque sur le marché.

- Si nous montions là-haut pour contempler encore une fois nos belles montagnes ! Dit Clara.

Ce qui fut dit, fut fait. Nathanaël et Clara montèrent ; la mère retourna au logis avec la servante, et Lothaire, peu désireux de gravir tant de marches, resta en bas du clocher. Bientôt les deux amants se trouvèrent près l'un de l'autre, sur la plus haute galerie de la tour, et leurs regards plongèrent dans les bois parfumés, derrière lesquels s'élevaient les montagnes bleues, comme des villes de géants.

- Vois donc ce singulier bouquet d'arbres qui semble s'avancer vers nous ! Dit Clara.

Nathanaël fouilla machinalement dans sa poche ; il y trouva la lorgnette de Coppelius. Il la porta à ses yeux et il vit l'image d'Olimpia. Ses artères battirent avec violence, des éclairs pétillaient de ses yeux, et il se mit à mugir comme une bête féroce ; puis, il fit vingt bonds dans les airs, et s'écria en riant aux éclats : Belle poupée ! Valse gaiement ! Gaiement, belle poupée ! - Saisissant alors Clara avec force, il voulut la précipiter du haut de la galerie ; mais, dans son désespoir, Clara s'attacha nerveusement à la balustrade. Lothaire entendit les éclats de rire du furieux Nathanaël, il entendit les cris d'effroi, de Clara ; un horrible pressentiment s'empara de lui, il monta rapidement ; la porte du second escalier était fermée. - Les cris de Clara augmentaient sans cesse. Éperdu de rage et d'effroi, il poussa si violemment la porte, qu'elle céda enfin. Les cris de Clara devenaient de plus en plus faibles. « Au secours...sauvez-moi, sauvez-moi... » Ainsi se mourait sa voix dans les airs. - Elle est morte, - assassinée par ce misérable ! S'écriait Lothaire. La porte de la galerie était également fermée. Le désespoir lui donna des forces surnaturelles, il la fit sauter de ses gonds. - Dieu du ciel ! Clara était balancée dans les airs hors de la galerie par Nathanaël ; une seule de ses mains serrait encore les barreaux de fer du balcon. Rapide comme l'éclair, Lothaire s'empara de sa sœur, l'attire vers lui, et frappant d'un coup vigoureux Nathanaël au visage, il le force de se dessaisir de sa proie.

Lothaire se précipita rapidement jusqu'au bas des marches, emportant dans ses bras sa sœur évanouie.

- Elle était sauvée. - Nathanaël, resté seul sur la galerie, la parcourait en tous sens, et bondissait dans les airs en s'écriant : Tourne, cercle de feu ! Tourne ! - La foule s'était assemblée à ses cris, et, du milieu d'elle, on voyait Coppelius qui dépassait ses voisins de la hauteur des épaules. On voulut monter au clocher pour s'emparer de l'insensé ; mais Coppelius dit en riant : Ah ! Ah ! Attendez un peu ! Il descendra tout seul ! - Et il se mit à regarder comme les autres.

Nathanaël s'arrêta tout à coup, immobile. Il se baissa, regarda Coppelius, et s'écria d'une voix perçante : Ah ! Des beaux yeux ! Des jolis yeux. Et il se précipita par dessus la galerie.

Dès que Nathanaël se trouva étendu sur le pavé, la tête brisée, Coppelius disparut.

On assure que, quelques années après, on vit Clara dans une contrée éloignée, assise devant une jolie maison de plaisance qu'elle habitait. Près d'elle, étaient son heureux mari et trois charmants enfants. Il faudrait en conclure que Clara trouva enfin le bonheur domestique que lui promettait son âme sereine et paisible, et que n'eût jamais pu lui procurer le fougueux et exalté Nathanaël. »

Remerciements :

Un immense merci à ma tutrice Alice Laguarda pour sa rigueur, son implication et ses connaissances.

Je tiens également à remercier mes parents qui sont une source d'inspiration très forte et mes amis dont Rémi Oswald qui m'ont aidée et supportée.

Merci à Monsieur Jean-Philippe Massuet, ancien professeur d'Arts Plastiques qui m'a transmis son savoir et fait découvrir ce monde avec passion; ainsi qu'à Michèle Gottstein, une personne qui m'a énormément apporté durant tout le cursus...

...Et pour finir je voudrais remercier toutes les femmes qui ont contribué à façonner cette réflexion, celles qui m'ont entourée quand j'étais petite et celles dont je m'entoure aujourd'hui.